

2^e Année N^o 24

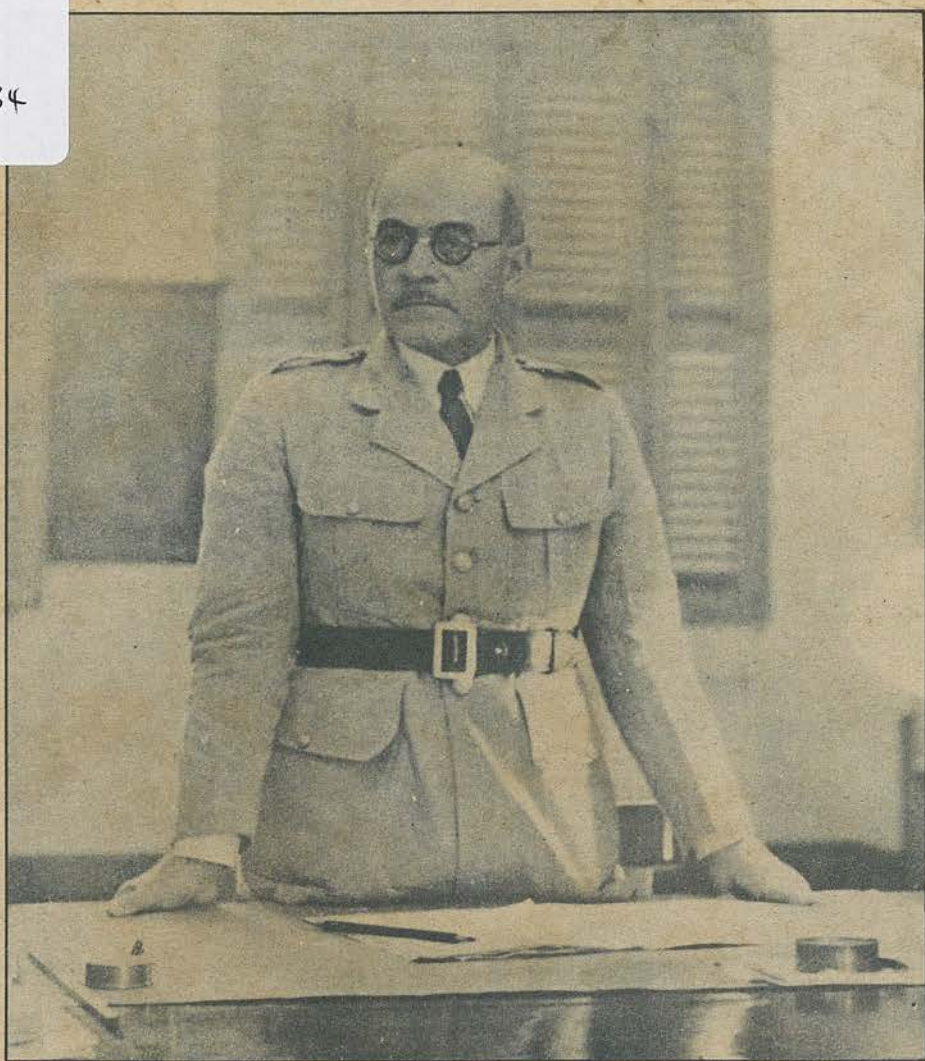
Le N^o 0,40

Jeudi 13 Février 1941

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DS
531
I5634



Le général Mordant

COMMANDANT SUPÉRIEUR DES TROUPES
DU GROUPE DE L'INDOCHINE



INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur: **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS

INDOCHINE et FRANCE. Un an **15 \$ 00** — Six mois **8 \$ 50** — Le numéro **0 \$ 40**
ÉTRANGER. Un an **24 \$ 00** — Six mois **13 \$ 50**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEU, Arnaud BARTHOUE, Maurice BERNARD, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, Révérend Père CADIERE, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. CEDES, Mademoiselle COLANI, Madame G. de CORAL-REMUSAT, Henri COSSERAT, Albert COURTOUX, TRAN-DANG, Claude DERVERN, Jean DESCHAMPS, René DESPIERRES, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, L. de FOVILLE, Marcel GAULTIER, V. GLAIZE, Victor GOLOUBEV, Georges GROSLIER, DUONG-QUANG-HAM, Jean-M. HERTRICH, NGUYEN-VAN-HUYEN, HUYNH-TON, NGUYEN-TIEN-LANG, M.-V. LASSALLE, André Le GUENEDAL, Paul LEVY, Louis MALLERET, Paul MUNIER, Marcel NER, NGUYEN-VIET-NAM, Jean NOEL, Madame TRINH-THUC-OANH, André PONTINS, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, HOANG-THIEU-SON, André SUMNER, DUONG-MINH-THOI, DANG-PHUC-THONG, Madame Marguerite TRIAIRE, LE-TAI-TRUONG, NGUYEN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION : Madame BOUDET, NGO-THUC-DUNG, NGUYEN-HUYEN, Maurice LOESCH, NGUYEN-TIEN-LOI, NAM-SON, VU-VAN-THU, TO-NGOC-VAN, etc...

PHOTOGRAPHIE : Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Modern Photo (Saigon), Section Photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

ANNAM

HUÉ

CHAFFANJON.
HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.
LE-THANH-TUAN, 119, rue Gia-Long.
NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

DALAT

POINSARD ET VEYRET.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long.

NHATRANG

LIBRAIRIE KIM-ANH, route coloniale n° 1.

QUANG-NGAI

LIBRAIRIE VUONG-CONG, rue du Marché.

THANH-HOA

LIBRAIRIE THAI-LAI, 47, Grand'Rue.

TOURANE

QUANG-HUNG-LONG, en face de la gare.
LIBRAIRIE VAN-THANH, rue Verdun.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa-huu-Hao.
CHAFFANJON.

CAMBODGE

PNOM-PENH

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 14, avenue Boulloche.

TAKEO

LIBRAIRIE BINH-TAN.

COCHINCHINE

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

BIEN-HOA

NGUYEN-VAN-TAO.

CANTHO

LIBRAIRIE NGUYEN-VAN-NHIEU, Kiosque.

LONG-XUYEN

HUU-THAI, 2, place Jeanne-d'Arc.
LIBRAIRIE LE-NGOC-NGHIA.

RACHGIA

VAN-HOA, angle des rues du Théâtre et Gia-Long.

SADEC

TRAN-QUANG-ANH, 2, rue du Théâtre.

TONKIN

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.
G. TAUPIN ET Cie, 50, rue Paul-Bert.
A. B. C., 50, rue du Coton.
LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.
HUONG-SON, 97, rue du Coton.
HUNG-THUY, 157, rue du Coton.
LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.
J.-M. MOHAMED ISMAIL FRERES, 79, rue Paul-Bert.
NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.
THU-HUONG, route de Sinh-Tu.
THUY-KY, 98, rue du Chanvre.
TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.
TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.
VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.
VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.
CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.
MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer.
NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.
TAL-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-GIANG

AN-DINH, 76, rue Dao-Ky.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tièn-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pholu.

DAP-CAU

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, 125, rue du Maréchal-Foch.

HONGAY

CHAFFANJON.

HUNG-YEN

LIBRAIRIE CHI-TUONG, 29, rue Marchand.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

MONCAY

MINH-HUNG, 82, rue Clamorgan.

NAM-DINH

HOI-KY, 34, rue Carreau.
PINZON, rue Carreau.
VINH-THI, 34, rue de France.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUANG-YEN

HA-MINH, 9, Maréchal-Joffre.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.
LIBRAIRIE DE FRANGE.

VIETRI

LONG-HOA.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Le Général Mordant	1	La semaine :	
Les images de <i>Lokeçvara</i> , le Grand Compatissant, par M. LOUIS MALLERET	2	En Indochine	10
Henri Bergson, par LUCIENNE-L. BÉCOT	5	En France	11
Luro, par M. V. LASSALLE	6	En Extrême-Orient	12
Le Têt à Huê : La cérémonie du Bai-Khanh	7	Dans le Monde	13
Promenade à la pagode de Ninh-Phuc du village de But-Thap (Bacninh), par RENÉ DESPIERRES	I à VII	La Vie Indochinoise	14
Visite de l'Amiral Decoux à Phnom-penh ...	VIII à XII	Naissances — Mariages — Décès	15
Chopin en France il y a cent ans	9	Pour le dimanche :	
		Les Bonnes Recettes	16
		Mots croisés n° 18	16
		Solution des mots croisés n° 17	16

LE GÉNÉRAL MORDANT

Le Général de Division Mordant, qui a succédé au Général Martin comme Commandant Supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, est né en Limousin, à Châteauneuf-la-Forêt, le 23 juillet 1885.

Entré à Saint-Cyr en 1904, il est nommé Sous-Lieutenant au 23^e Régiment d'Infanterie Coloniale et fait sa première campagne en Chaouia (1908-1909) tout au début de notre occupation du Maroc, puis une deuxième en forêt équatoriale gabonaise au cours de la conquête et de la pacification des confins du Cameroun (1911-1912).

De retour en France, Lieutenant au 23^e Régiment d'Infanterie Coloniale, il part avec son régiment en août 1914. Promu Capitaine en septembre 1914, blessé deux fois, il participe pendant toute la durée de la Grande Guerre, sur le Front des Armées du Nord et du Nord-Est, aux opérations en Ardennes belges, sur la Marne, en Champagne, sur la Somme, au Chemin des Dames, à Verdun, sur l'Avre, aux Eparges, sur la Meuse au Nord de Verdun.

Rappelé des territoires occupés pour être affecté à l'Etat-Major de l'Armée en février 1919, il suit les Cours de l'Ecole de Guerre de novembre 1919 à novembre 1921.

Nommé Chef de Bataillon à l'Etat-Major du

Corps d'Armée Colonial, il est désigné pour servir en Indochine en qualité de Commandant du 5^e Territoire Militaire (Haut-Laos), poste qu'il occupe pendant trois ans.

En service au Ministère des Colonies, il est nommé Lieutenant-Colonel le 25 décembre 1928, Colonel le 24 mars 1933, et commande ensuite le 1^{er} Régiment de Tirailleurs Sénégalais à Saint-Louis, de 1933 à 1935.

Il est promu Général de Brigade peu après son retour en France, le 19 mars 1937, et admis à suivre les Cours du Centre des Hautes Etudes Militaires à Paris.

Il est désigné à sa sortie du Centre comme Chef d'Etat-Major du Chef d'Etat-Major Général des Colonies.

Au début de novembre 1939, il reçoit le Commandement de la 16^e Division d'Infanterie.

Nommé le 13 mars 1940 Général de Division, il conserve le Commandement de cette Grande Unité jusqu'à l'Armistice ; puis il reçoit mission de regrouper les Troupes Coloniales dans les Camps du Sud-Est (Région de Fréjus). C'est dans cette dernière fonction qu'il reçoit son affectation au Commandement Supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine.

Les images de *Lokeçvara*, le Grand Croupatissant

par M. Louis MALLERET

Conservateur du Musée Blanchard de la Brosse

Dans notre dernier article, je vous disais que le Bouddhisme avait connu vers le début de notre ère, une scission en deux écoles, celle du Hinayana ou Petit Véhicule qui est l'église du Sud et celle du Mahayana ou Grand Véhicule qui est l'Eglise du Nord. Cette remarque a une grande importance au point de vue iconographique. Tandis que le Petit Véhicule ne reconnaît guère en dehors de Çakyamouni que le Bouddha de l'avenir, Maitreya conçu comme un Messie, le Bouddhisme du Nord au contraire a multiplié le nombre des Bouddhas et vénère en outre, les grands Bodhisattvas qui sont, si l'on peut dire, des aspirants à l'éminente dignité des Bouddhas.

Parmi ceux-ci il en est un qui dans le Panthéon bouddhique occupe en raison de sa popularité, une place de choix. C'est celui qui est connu, entre autres vocables, sous le nom d'Avalokiteçvara, ce qui signifie « le seigneur qui regarde ». Dans l'ancien empire khmer et dans le Champa il était le plus souvent désigné sous le titre de *Lokeçvara*, c'est-à-dire le « Seigneur du Monde ». En Extrême-Orient, par une singulière transposition, il est devenu une divinité féminine. On le trouve alors en Chine sous le nom de Kouan-Yin, en Annam sous celui de Quan-Am, au Japon enfin sous celui de Kouan-On. On le rencontrerait sous sa forme masculine, dans l'Inde du Nord où son culte se répandit semble-t-il, vers le II^e siècle de notre ère, dans le Dekkan, à Ceylan, à Java, au Thibet où il est censé s'incarner dans la personne du Dalai Lama. Nous pourrions suivre ainsi, à travers toute l'Asie orientale, cette divinité qui connut une prodigieuse popularité.

En Indochine, le culte de *Lokeçvara* s'est répandu dans le Champa où ses images sont demeurées à vrai dire, assez rares. C'est à cette divinité néanmoins que fut dédié au IX^e siècle, le couvent et le sanctuaire dont les ruines subsistent à Dong-duong, en Annam. Dans le Cambodge primitif, il a donné lieu à de nombreuses représentations plastiques. La plus belle de toutes est celle qui fut découverte dans la pro-

vince de Rach-gia et qui se trouve présentement dans la collection familiale de S. M. l'Impératrice d'Annam. Trois autres, également de haute époque ont été trouvées récemment en Cochinchine et deux d'entre elles sont maintenant dans le Musée de Saigon.

Dans ces images anciennes, le Bodhisattva est représenté debout. On le reconnaît sans difficulté à la présence d'une divinité minuscule représentée assise en avant de son haut chignon. C'est l'image d'un Bouddha céleste Amitabha, dont notre divinité passe pour être le fils spirituel. Ses attributs permettent également de l'identifier sans peine. Dans la statue qui provient de Rach-gia il apparaît sous son aspect le plus simple avec un seul visage et deux bras dont l'un tient dans la main gauche, le lotus rose. Dans d'autres images, il a quatre bras et ses mains présentent alors généralement, outre le lotus, un rosaire, le flacon d'ambrosie et un livre. Tantôt assis, tantôt debout, on le retrouve dans le Cambodge classique avec ses mêmes attributs fondamentaux et ses représentations deviennent alors si nombreuses que l'on a pu se demander s'il n'était pas devenu parfois une sorte de portrait posthume de grands personnages divinisés.

Il existe des formes plus complexes de *Lokeçvara*, celles dans lesquelles il peut avoir quatre, huit, douze et même, du moins théoriquement, mille bras. Cette observation qui vaut pour d'autres idoles, nous propose une difficulté qui trouble profondément les Occidentaux et que je voudrais dissiper dès maintenant. Devant ces images de dieux aux bras et aux visages multiples, notre conception européenne de la figure humaine se trouve de prime abord déconcertée. De là à considérer ces divinités comme des monstres dont les difformités heurtent notre sens de la beauté, il n'y a qu'un pas et celui-ci est vite franchi.

La notion de beauté attachée en soi à la représentation plastique du corps humain est une idée occidentale qui nous vient pour une bonne part des Grecs. Par eux, nous avons appris,

comme dans le célèbre mythe de Narcisse, à aimer notre propre image. Et quand il arrive que dans ses traits nous reconnaissons l'expression véridique de la douleur, de la tendresse, de la joie, ou des passions, alors nous sentons s'éveiller en nous le trouble de l'émotion. Ou bien encore, si ce sont des considérations intellectuelles qui l'emportent dans nos pensées, ce que nous apprécions dans la sculpture, c'est la fidélité dans l'observation de la nature, la construction rationnelle des volumes et des lignes, le don personnel de l'artiste qui a su insuffler à une matière inerte l'intensité de la vie.

Il n'y a rien de semblable dans les idoles de l'Asie orientale et c'est ce qui rebute si fort, dès la première rencontre, notre sensibilité et notre raison. Sauf dans la sculpture narrative, l'apport individuel de l'artiste n'a pu s'exercer que dans d'étroites limites et lui-même d'ailleurs ne songeait même pas à faire acte de création personnelle. Mais surtout, la notion de ce que nous appelons le réalisme, l'expression, la vérité, paraît lui avoir été totalement étrangère. Tout pénétré d'esprit religieux, il s'attachait à exprimer avec un sens purement intuitif, des symboles en accord avec les aspirations et les croyances de la société dans laquelle il vivait. La pluralité des visages et des bras correspond dès lors à une représentation composite des pouvoirs surnaturels de la divinité, signifiés sous un aspect précis par ses nombreux attributs. L'image répond ainsi à l'ensemble des concepts métaphysiques que les théologiens ont élaborés autour de la puissance transcendante de la divinité. Il en résulte que le rôle de la statuaire consiste simplement à matérialiser pour l'esprit populaire, une synthèse de notions abstraites.

Dépouillant ainsi provisoirement l'ensemble des notions esthétiques auxquelles adhère le dilettantisme européen, il nous sera désormais facile de comprendre la signification des Lokeçvara polycéphales. Voici par exemple une image tibétaine du bodhisattva que je choisis à dessein parmi quelques-unes des idoles du Musée de Saigon. Elle possède onze têtes et quatorze bras dont deux font le geste de la prière et les autres tiennent des attributs divers. Il faut savoir, en premier lieu, qu'Avalokiteçvara représente par excellence la compassion envers tous les êtres. Il aurait pu depuis longtemps accéder à la haute condition des Bouddhas mais dans sa profonde charité pour l'espèce humaine, il a préféré demeurer dans le cycle des renaissances, pour sauver le plus grand nombre de pécheurs. Il dispense ainsi à tous les hommes, sa bienfaisante protection contre les dangers du feu, des naufrages, des inondations, de la foudre, des animaux féroces ou des maladies.

Ceci étant admis, pourquoi donc notre sta-

tue a-t-elle onze têtes, alors que nous n'en avons qu'une et que beaucoup de personnes même passent pour n'en avoir point du tout ? C'est pour permettre au Grand Compatissant de diriger ses regards dans toutes les directions de l'espace, afin de sauver les créatures. L'invention populaire a créé plusieurs légendes pour expliquer la présence de ses onze têtes qui se ramènent toutes à celle-ci : Avalokiteçvara descendit un jour dans les Enfers pour convertir les méchants, les délivrer et les conduire dans le Paradis de l'Ouest. Mais ses efforts étaient découragés sans cesse par l'afflux de nouveaux pécheurs. De désespoir sa tête éclata en dix morceaux. Alors, Amitabha, son père spirituel, le prit en pitié. Il convertit chacun de ces fragments en une nouvelle tête et y ajouta sa propre image. Ainsi le bodhisattva se trouva pourvu de vingt-deux yeux et de onze cerveaux, ce qui n'est pas trop pour considérer ceux qui souffrent et réfléchir aux meilleurs moyens de les sauver. Il arrive parfois que le Compatissant porte un œil dans le creux de ses mains. C'est un moyen supplémentaire de porter la vigilance de ses regards vers tous ceux qui sont dans la détresse. Enfin, les mille bras qu'il est censé posséder indiquent qu'il est toujours prêt à leur tendre une main secourable.

Revenons maintenant au Cambodge. C'est sous l'aspect d'une divinité aux bras multiples que nous retrouvons Lokeçvara sur les bas-reliefs du temple de Bantéai Chmar situé dans le Nord-Ouest, au pied des monts Dang-rek. Quant à la représentation polycéphale du bodhisattva elle a trouvé son expression la plus significative et la plus grandiose dans les tours à quatre visages du Bayon. On sait que sous sa forme définitive, le monument du Bayon, centre de la ville d'Angkor Thom, a été édifié par un grand souverain bouddhiste dont la puissance politique était en même temps considérable. Le symbolisme de ces tours à quatre visages qui sont uniques dans l'architecture orientale, s'explique par le fait que Lokeçvara dirige sa compassion vers les quatre points cardinaux, mais il exprime aussi l'omniprésence dans toute l'étendue de l'Empire, de la personne royale dont les traits se sont ici, croit-on, confondus avec ceux de la divinité.

Une autre forme du bodhisattva qui fut populaire au Cambodge est celle des Lokeçvara irradiant dont on trouve une réplique dans à peu près tous les Musées de l'Indochine. Le saint est alors souvent, semble-t-il, d'une sorte de cotte de mailles, comme nos chevaliers du Moyen-Age. En réalité, c'est une infinité de divinités minuscules qui sont représentées sur tout son corps et jusque sur ses orteils. C'est encore une de ces fictions par lesquelles la statuaire orientale s'est efforcée de manifester une idée philoso-

phique. Selon celle-ci, de chacun des pores du bodhisattva émanent des milliers de dieux, de Bouddhas, d'ascètes ou de Bienheureux qui multiplient sa présence dans toutes les régions de l'Univers, comme l'éclat du soleil répand partout sa chaleur et sa clarté.

Sous un autre aspect, Lokeçvara est également représenté à Angkor dans l'image colossale du cheval Balaha que l'on aperçoit auprès d'un petit édifice récemment reconstitué par les soins de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, le monument de Neak-Pean. Ce temple-îlot qui domine un système de bassins était consacré semble-t-il au bodhisattva en tant que dieu guérisseur. Son culte était alors associé semble-t-il aux propriétés curatives des eaux lustrales qui paraît avoir tenu jadis une place importante à Angkor. Quant au cheval il renferme une allusion à la légende célèbre selon laquelle Lokeçvara incarné sous cette forme équestre sauva miraculeusement cinq cents marchands hindous ayant fait naufrage près d'une île lointaine où ils étaient devenus les époux de femmes cannibales, les féroces raksasis. Aussi voit-on sur les flancs de l'animal de véritables grappes humaines désespérément suspendues à ses pattes ou à sa queue, tandis que la bête s'enlève dans les airs, d'un vigoureux effort.

Si nous nous dirigeons maintenant vers la Chine et le Japon, nous allons trouver la bodhisattva sous une forme féminine, transposition populaire dont l'origine est demeurée obscure. Sous ses aspects secourables, la déesse peut avoir des bras multiples afin de répondre à son vœu de rédemption universelle. Généralement, elle est représentée sur un îlot frangé d'écume. La divinité apparaît souvent assise, un genou fléchi en avant du corps, la tête couverte d'un voile et drapée dans un ample vêtement, tandis qu'une de ses mains tient un attribut cylindrique qui est son rouleau de prières. D'autres fois elle soutient un attribut sphérique. C'est la

boule lumineuse que lui donna le roi-dragon de la mer pour lui permettre de lire pendant la nuit le texte de ses oraisons. Sous un autre aspect, elle est dite « Kouan-Yin au panier de poissons » et se trouve alors souvent encadrée de deux enfants qui sont ses acolytes ordinaires. L'un de ceux-ci est le fils du roi-dragon qui sous la forme d'une carpe, avait été capturé par un pêcheur et allait être vendu. La déesse compatissante fit acheter l'infortuné poisson et le remit en liberté.

Mais la représentation la plus populaire en Chine est celle de Kouan-Yin, donneuse d'enfants. Ordinairement assise à l'européenne, la déesse tient sur ses genoux un nouveau-né. Ces images ne représentent pas, comme on a tendance à le croire, l'expression de la tendresse maternelle, à la façon de madones, mais simplement un symbole en rapport avec l'idée de la fécondité.

Pour en terminer avec l'exposé des métamorphoses d'Avalokiteçvara, il faudrait le montrer avec des attributs civaites indiquant que cette forme de l'hindouisme n'a pas été sans influencer parfois les conceptions bouddhiques. On le trouverait aussi associé, comme il arrive au Cambodge, à une représentation féminine qui porte aussi une divinité minuscule dans son chignon. C'est la déesse Tara ou encore la Prajnaparamita qui est la suprême sagesse. Nous ne pouvons naturellement épuiser ici, la liste des adaptations du bodhisattva ou des groupes dans lesquels il entre en association. Il suffit que nous ayons pu suivre dans quelques-unes de ses manifestations essentielles le Maître de la Douleur et de la Pitié dont l'immense miséricorde plane sur l'Extrême-Orient, comme la forme agissante de l'universelle charité.

Louis MALLERET

Conservateur du Musée
Blanchard de la Brosse.



Henri Bergson

par Lucienne L.-BÉCOT

Henri Bergson est mort. Son œuvre immense lui survit, suscitant parmi ses admirateurs, ses disciples et aussi ses contradicteurs le sujet de dissertations innombrables. Ceux qui eurent la chance d'être au nombre de ses auditeurs lors des cours étincelants qu'il fit au Collège de France évoqueront sa silhouette mince et stricte, ses yeux perçants, son front dénudé, ses réparties cinglantes et son autorité sévère.

Henri Bergson, pour moi, est tout autre. En septembre 1925, un peu émue, j'allais lui être présentée. Il habitait un coin paisible de Passy. A cette époque, déjà, il avait dû renoncer à toute activité : des rhumatismes déformants le condamnaient à l'immobilité. C'est assis dans son fauteuil roulant, en robe de chambre foncée, un plaid écossais sur les genoux, que je vis, pour la première fois, celui qui désormais, pour moi, serait mon oncle Henri.

Il me semble, tant cette première rencontre est gravée dans mon souvenir, que c'était hier, et pas un détail ne m'a échappé. Il était dans sa bibliothèque, grande pièce baignée de lumière donnant sur un petit jardin provincial comme il en est encore en ce quartier tranquille de Paris. On se serait cru très loin. Une ambiance calme et douce. D'épais tapis assourdisaient les pas, il avait la phobie du bruit. Une vaste table de travail à laquelle était assise sa fille Jeanne ; des photographies dédicacées, quelques tableaux anciens, et puis des livres par centaines. Il venait d'avoir une crise assez sévère et particulièrement douloureuse qui lui interdisait de tendre la main. Un sourire m'accueillit, et des yeux extraordinaires me fixèrent. Des yeux petits, noirs, brillants, des yeux un peu effrayants qui vous donnent l'impression de voir bien au delà du visage, et, d'une voix grave il me souhaita la bienvenue. De suite, d'un mot il savait vous mettre en confiance. Il parlait en phrases courtes, concises, précises, un français d'une pureté parfaite. Le qualificatif vous surprenait tant il était exact. Son timbre de voix grave et chaud était extrêmement séduisant. Son optimisme, son amour de la vie étonnaient. Cependant cet homme, jeune encore, souffrait cruellement physiquement et moralement. Sa fille unique Jeanne était sourde-muette. Il avait su lui communiquer son énergie, sa volonté, sa vitalité. Elle était arrivée à parler et seul un timbre un peu rauque vous surprenait car elle suivait facilement des yeux une conversation même générale. Il était

bien émouvant de voir cet invalide physique et cette invalide morale à force d'amour s'entraider, et ne plus souffrir.

J'ai beaucoup connu Jeanne par la suite et admirais profondément sa joie de vivre. Elle était prodigieusement douée et avait un très réel talent de peintre. Que de fois elle m'a parlé de son père et dit combien il l'avait aidée ! Avec une patience de tous les instants il lui avait appris à comprendre, et depuis ses souvenirs les plus lointains chaque jour il lui consacrait deux heures. Elle travaillait souvent près de lui alors qu'il dictait à un de ses élèves un article ou des notes qui, plus tard, feraient une œuvre nouvelle.

Il aimait à s'entourer de jeunes ; bien souvent, lorsque nous nous réunissions chez lui, invités par Jeanne, il faisait amener son fauteuil et restait là une heure ou deux à écouter et à bavarder. Puis il retournait à son travail. Je me souviens de violentes discussions à propos de la Société des Nations dont il fut un ardent défenseur. Il croyait à son efficience possible, mais déplorait les complications apportées à cette machine ; il disait toujours : « On y parle trop... ». A cette époque nous avions fondé une Fédération Internationale d'Etudiants pour la S. D. N. Des conférences et des échanges étaient faits dans tous les pays et dans toutes les universités ; une propagande active nous faisait espérer une paix constante et une ère de prospérité. Bergson était notre Président d'Honneur. Hélas, tout cela s'est écroulé...

C'est en 1935 que je le vis pour la dernière fois. Il était à Dax, accompagné de sa femme et de Jeanne, espérant un soulagement des bains de boue qu'on y prend. J'allais partir pour l'Indochine. Il me dit combien il aurait voulu connaître l'Extrême-Orient. La Chine tout particulièrement l'attirait.

Un bref communiqué m'a appris comme à tous sa mort, remuant de lointains et beaux souvenirs. Il aimait profondément son Pays, et dut cruellement ressentir notre défaite. Modeste pour lui-même, il était orgueilleux pour la France. S'il était heureux des marques d'estime, d'admiration et de respect qui lui étaient prodiguées de tous les coins du monde, il était surtout fier d'avoir pu contribuer de toute la force de son intelligence au rayonnement de la Pensée française.

L U R O

par M. V. LASSALLE

Moins connu que son ami Francis Garnier, le Lieutenant de Vaisseau Eliacin Luro reste une figure marquante parmi les belles figures françaises de la Cochinchine naissante. Grâce aux laborieuses et patientes recherches de la Société des Etudes Indochinoises qui en publie le fruit, dans son dernier *Bulletin*, sous les signatures de MM. L. Malleret, J. Périn et G. Taboulet, la personnalité de Luro s'éclaire pour nous d'un jour nouveau.

Né dans le Gers, en août 1837, d'une famille très unie de « bourgeois cultivateurs » comme il en existe beaucoup dans le Sud-Ouest, Luro fait ses études secondaires à Auch. Puis laissant à ses frères le soin, comme il leur écrit plus tard, de « continuer les bonnes traditions de ces paysans qui les ont précédés sur le sillon », il décide de devenir marin. Entré à Navale en 1855, il s'y lie d'amitié avec Francis Garnier. Cette amitié qui ne se démentira pas tout au long de leur vie le poussera à venir, lui aussi, en Indochine.

Il n'y débarque cependant que sept ans après sa sortie de l'Ecole. Sa venue en Cochinchine marque pour lui l'arrêt de sa carrière de marin et le début d'une vie nouvelle où vont se développer toutes ses qualités de travail, de compréhension et d'énergie.

Son premier contact avec le pays ne lui apporte aucune déception. Son enthousiasme n'est d'ailleurs par irréflectif. Au cours de ses voyages il a visité d'autres colonies françaises, ce qui lui permet de faire la comparaison : « Quant au pays, écrit-il à son frère, j'en suis enchanté ; c'est la seule colonie (et je les ai presque toutes vues) où j'ai vu un peuple non esclave, laborieux et agriculteur ».

Ne pouvant obtenir le commandement d'une canonnière, il entre, après quelques mois de séjour, dans le corps des Inspecteurs des Affaires indigènes, et fait à Mytho ses débuts : « Je fais maintenant de la haute administration, écrit-il, comme Sancho dans l'île de Barataria, parlant routes, ponts, canaux, discutant l'impôt, rendant au besoin la Justice et faisant des plans de maison ».

Après Mytho et divers autres postes de Cochinchine, on l'envoie à Cholon pour servir d'adjoint à Francis Garnier, qui y est Inspecteur des Affaires indigènes. Garnier songe déjà à l'exploration du Mékong. Il en parle à Luro, qui s'enthousiasme et rêve de l'accompagner, prend part aux préparatifs, annonce le projet à sa famille, et finalement est désigné par l'Amiral de la Grandière non pas comme membre de la Mission, mais pour le poste qu'occupait Garnier à Cholon. Très déçu, Luro fait pourtant contre mauvaise fortune bon cœur, se met courageusement à l'œuvre, et se donne tout entier à l'étude de la langue, des lois et des coutumes annamites.

De retour de congé, il est nommé à Cantho, puis à Vinh-long. Ce sont là les deux derniers postes de provinces qu'il occupe comme administrateur.

Le métier, à cette époque, n'était pas trop confortable ; on n'était guère armé contre la chaleur et les rigueurs du climat ; la santé s'usait rapidement. Lui-même, dans ses lettres, donne peu de détails sur ses diverses installations et sur les conditions matérielles de sa vie. « A Cai-lay cependant il plaisait « son château qui est en feuilles de palmiers et qui couvre 400 mètres carrés, et son tribunal qui a une physionomie assez originale ».

Ce qui l'intéresse, c'est l'étude du peuple annamite et l'organisation de l'administration naissante selon des principes de justice et de compréhension. Le début d'un de ses rapports est significatif : « Depuis dix ans que je suis en Cochinchine, poussé par ma conviction dans l'avenir de ce pays, j'ai travaillé consciencieusement à l'étudier et à essayer de le comprendre. J'ai fait plus. Ces dix ans de travail administratif qui ne m'ont guère laissé de loisir pour étudier les langues, m'ont cependant permis de savoir assez d'annamite pour faire mes réquisitoires à la Commission d'Appel en langue vulgaire et de posséder assez de langue mandarine pour suffire, à peu près, aux besoins de mon service. Or aujourd'hui que je regarde derrière moi et en moi, je suis parfaitement convaincu qu'il est pleinement impossible d'arriver à administrer le pays autrement que par la force, si on ne connaît pas ses langues, ses lois et ses mœurs ».

C'est dans cet esprit qu'il dirige le « Collège des Stagiaires » qu'il a fondé, et où sont formés les futurs administrateurs. Il y professe le cours d'administration annamite et rédige à l'intention de ses élèves le texte qui l'a rendu célèbre et où l'on trouve encore des renseignements précieux.

En 1873, Garnier, parti pour le Tonkin, le pressait de venir le rejoindre ; mais sa tâche le retenait à Saigon, et malgré tout son désir de collaborer à l'œuvre de son ami il se voyait obligé de refuser. Quelques mois plus tard il apprenait sa mort. C'est vers cette époque qu'il quitte le collège pour la direction du Bureau de la Justice indigène ; puis il part en congé en 1876.

Usé par le climat et le travail qu'il n'avait cessé de fournir, il meurt à Toulon quelque temps après son arrivée ; il avait à peine quarante ans.

Sa carrière courte mais féconde traçait à ses successeurs la voie à suivre et l'esprit dans lequel ils devaient travailler : il fut le fondateur, le modèle et comme le patron des Services Civils de l'Indochine, où son nom reste vénéré comme celui d'un « grand ancêtre ».



LE TÊT A HUÊ

La cérémonie du Bâi-Khanh

Discours du Résident Supérieur

SIRE,

Une fois de plus l'année nouvelle réunit dans ce Palais Thai-Hoa mes collaborateurs et les représentants de la population française groupée autour de moi pour vous présenter les vœux des Français d'Annam, tout imprégnés de la respectueuse affection qu'a su inspirer Votre Majesté.

Comptant par le nombre de cérémonies du Têt les années écoulées depuis qu'a commencé pour moi cette longue collaboration dont je m'honore, ce n'est sans doute pas sans mélancolie que je me remémore le chemin parcouru, mais c'est aussi avec joie, celle que Votre jeunesse, Sire, répand sur Son règne, c'est avec la fierté de l'œuvre accomplie, c'est enfin avec le réconfort d'une amitié dont je suis profondément reconnaissant à Votre Majesté de m'avoir si souvent donné les marques.

Je ne puis évoquer ces années écoulées, ce passé déjà long et si court à la fois par l'action dont il fut rempli sans exprimer aussi — et fortement — la confiance qu'il me procure. Tout ce qui a été accompli par le Gouvernement de Sa Majesté et le Protectorat, cet accord harmonieux autant qu'efficace et dont je me suis si souvent félicité auprès de Votre Majesté, tout cela a contribué à mieux cimenter cette union étroite entre la France et l'Annam que j'invoquerai au seuil de cette année nouvelle comme le gage des réalisations futures.

Ce pays d'Annam, un de plus beaux ornements de la communauté impériale française, n'est-il pas en vérité, une des raisons et non des moindres, que la France ait d'espérer ? Nous, Français d'Annam, serions impardonnables si nous ne savions l'apprécier à sa valeur, si nous ne savions l'apprécier à sa valeur, si nous ne restions pleins d'espérance ayant sous les yeux ce témoignage de la confiance des peuples qui ont placé leur destin sous l'égide de notre Patrie. Que cette confiance ne soit pas déçue, que cette foi triomphe de l'adversité tel est notre vœu le plus ardent, celui que j'offrirai d'abord à Votre Majesté, sachant qu'Elle l'accueillera de Son cœur généreux et de Sa claire raison.

Tous ceux qui m'entourent, Sire, souhaitent avec moi que cette année Tan-Ty voie en même temps que le relèvement de la France, le retour des conditions normales dans lesquelles puissent vivre paisiblement les sujets de Votre Majesté et se poursuivre l'œuvre du progrès à laquelle ils collaborent, appliquant avec l'antique sagesse annamite et avec le minimum de heurts et de précipitations dangereuses les perfectionnements économiques et les adaptations sociales que la France leur a enseignés.

L'horizon certes n'est pas encore dégagé mais de puissantes raisons d'espérer nous viennent aussi maintenant de la Métropole et cette confiance que j'évoquais à l'instant trouve à s'unir à toutes celles que groupe chaque jour plus nombreuses autour de lui le Chef vénéré de l'Etat français. Aux plus lointains confins de l'Empire sa grande voix s'est fait entendre et elle a réchauffé la foi de tous ceux qui défendent cet Empire par les armes ou par leur action, aux postes d'honneur sur ses frontières ou aux postes de commandement et de labeur, ici et là avec le sentiment du devoir exalté jusqu'au don complet de soi-même.

SIRE,

Ce sont ces postes du devoir et de l'honneur qui ont retenu plusieurs de ceux qui m'accompagnaient les an-

nées précédentes à cette cérémonie. Militaires ou civils, Votre Majesté sait bien que tous, absents ou présents, sont de cœur avec moi pour Lui présenter leurs vœux d'heureuse année pour Votre Empire et pour Votre Règne. En un faisceau complet et fort, leurs souhaits se joignent à ceux qu'au nom du Maréchal de France, Chef de l'Etat et du Secrétaire d'Etat aux colonies, au nom du Gouverneur Général de l'Indochine et du Protectorat de l'Annam et en mon nom personnel, je prie Votre Majesté de daigner agréer pour Elle-même et pour Sa Majesté l'Impératrice, pour leurs Majestés les Reines-Mères et pour Leurs Altesses Impériales les Princes et les Princesses d'Annam.

Réponse

de S. M. l'Empereur d'Annam

MONSIEUR LE RÉSIDENT SUPÉRIEUR,

Je suis infiniment touché des vœux et souhaits que vous venez de formuler à mon adresse à l'occasion du Têt au nom du Gouvernement français et du Protectorat de l'Annam.

Je vous prie d'agréer pour vous-même et de transmettre à M. le Maréchal de France, Chef de l'Etat français, à M. le Secrétaire d'Etat aux Colonies et à M. le Gouverneur Général de l'Indochine l'expression de mes sincères remerciements.

J'y joins le témoignage de ma profonde sympathie à tous ceux qui présents ou absents, concourent, comme vous le disiez si bien, aux postes du devoir et de l'honneur, à la sauvegarde et à la sécurité de l'Empire français dont l'Empire d'Annam fait partie intégrante.

Ils sont en train de démontrer à ceux qui ont tendance à l'oublier que la France, malgré ses dures épreuves, n'a rien perdu de ces antiques vertus et qu'elle est capable du plus magnifique redressement quand, ramassant ses énergies, elle défend avec fierté l'ensemble des valeurs morales et spirituelles qu'elle représente et qui sont sa raison d'être et la justification de son action dans le monde.

Vous parlez, Monsieur le Résident Supérieur, de la confiance qui nous anime tous à l'égard de la Nation protectrice et du vénéré chef qui l'incarne à l'heure actuelle. Cette confiance est totale, absolue. Elle s'inspire du cœur, de la raison et des résultats d'une action qui partout où elle s'exerce atteste la vitalité de la France et la profonde unité de son Empire.

Je voudrais en ce premier jour de l'an annamite vous en donner une nouvelle preuve par la ferveur des vœux que nous formons tous du fond du cœur pour la pérennité et la grandeur renouvelée du noble pays auquel nous sommes si profondément attachés et qui à travers l'histoire a porté si haut dans le monde le prestige de la civilisation occidentale.

Que l'année Tan-Ty voie se poursuivre et s'accroître l'œuvre de redressement entreprise par le Chef de l'Etat, et la France sortira grandie de l'épreuve que lui a ménagée le Destin.

Monsieur le Résident Supérieur, je vous renouvelle mes remerciements auxquels se joignent ceux de toute la Famille impériale, et m'adressant maintenant non plus au Chef du Protectorat mais à l'ami sûr et éprouvé que j'ai appris à connaître et à apprécier, je vous prie d'accepter mes souhaits bien affectueux de santé et de bonheur pour la nouvelle année qui commence.

LA CHANCE



Tentez votre chance

en prenant un billet

de la

**LOTÉRIE
INDOCHINOISE**



Promenade

à la pagode Ninh-Phuc
du village de Bút-Cháp
(Bac-Ninh)

Par René Despierres

Dessins par Vu van Thu

LA pagode de Ninh-Phuc (寧福), dont le nom sino-annamite signifie « Tranquillité et Bonheur », ou « Bonheur paisible » est située près du village de Bút-thap, dans la province de Bac-ninh.

Le chemin qui y conduit emprunte la digue de la rive droite du Canal des Rapides, à partir de la Route Coloniale de Hanoi à Bac-ninh.

La promenade est très agréable et peut s'accomplir entièrement en automobile. La route en remblai serpente à travers un paysage de rizières et de prairies où paissent des troupeaux de bœufs et de buffles. Tantôt, elle suit les méandres du Canal des Rapides, tantôt, elle court en ligne droite dans la plaine ou, au contraire, s'attarde à contourner quelque bas-fond rempli d'eau que des pêcheurs drainent de leurs filets.

Les tiges du riz sont d'un vert si tendre que rien n'en saurait rendre l'incomparable fraîcheur et les champs sont d'immenses tapis qui s'étendent jusqu'à l'infini.

Sur la digue, quelques postes de veille où l'on frappe le tam-tam à notre passage, indiquent des villages qu'on devine tout près de soi, cachés derrière les bambous. Des banyans séculaires protègent de leurs longs bras les petits « miêu » et les offrandes que des mains pieuses y déposèrent pour s'attirer la protection des âmes erran-

tes. L'œil aperçoit au passage, parmi les tiges des bambous et des aréquiers le toit aux angles retroussés de quelque « dinh » de village où les blanches colonnes du portique d'une pagode à demi enfouie sous la végétation.

Après environ une demi-heure de voyage, nous arrivons à la pagode de Ninh-Phuc, dont les bâtiments, dominés par les verts panaches des aréquiers, s'élèvent au milieu des rizières à quelques centaines de mètres au Sud de la digue. Un petit chemin en zig-zag nous y conduit rapidement.

La date de construction de la pagode n'est pas exactement connue mais elle serait antérieure au XIII^e siècle. En 1647, une restauration, entreprise sous la direction des bonzes Chuyêt-Công et Minh-Hành introduisit des éléments d'art chinois dans sa décoration.

Le plan général de la pagode affecte la forme d'un rectangle. Une galerie intérieure l'entoure sur trois côtés, le quatrième étant formé par une grande salle dite « salle antérieure » (tiên duong) qui regarde le Sud. En dehors de l'enceinte, dans la direction Sud-Est se voient deux constructions : le tam-quan, portique d'entrée à trois ouvertures, doté lors de la restauration du XVII^e siècle, d'une toiture faite de jolies petites tuiles rouges et le « gac chuông », qui renferme, au rez-de-chaussée, les statues de l'Empereur

de Jade et de ses deux serviteurs et, au premier étage, — où l'on accède par une échelle assez raide, — celle de Dê-Thich, roi des Dieux, entouré également de ses serviteurs. Devant, est suspendue, à une poutre du toit, une belle cloche annamite en bronze.

Avant de franchir la petite porte d'entrée de la pagode, remarquons, à droite et à gauche du bâtiment, deux belles stèles et, plus loin, en retrait, un puits à margelle de pierre sculptée en forme de fleur de lotus. Ce puits donne une eau boueuse et jaunâtre.

Pénétrons maintenant dans la « salle de réunion des fidèles ».

Selon le plan traditionnel de la plupart des constructions bouddhiques, cette salle représente la barre horizontale inférieure d'un H couché, dont la « salle des autels », que nous traversons plus tard, serait l'autre barre horizontale et la « salle des brûle-parfums » la barre verticale de liaison. Cette forme est celle du caractère chinois « công » (travail), figuration graphique d'un fil à plomb de maçon.

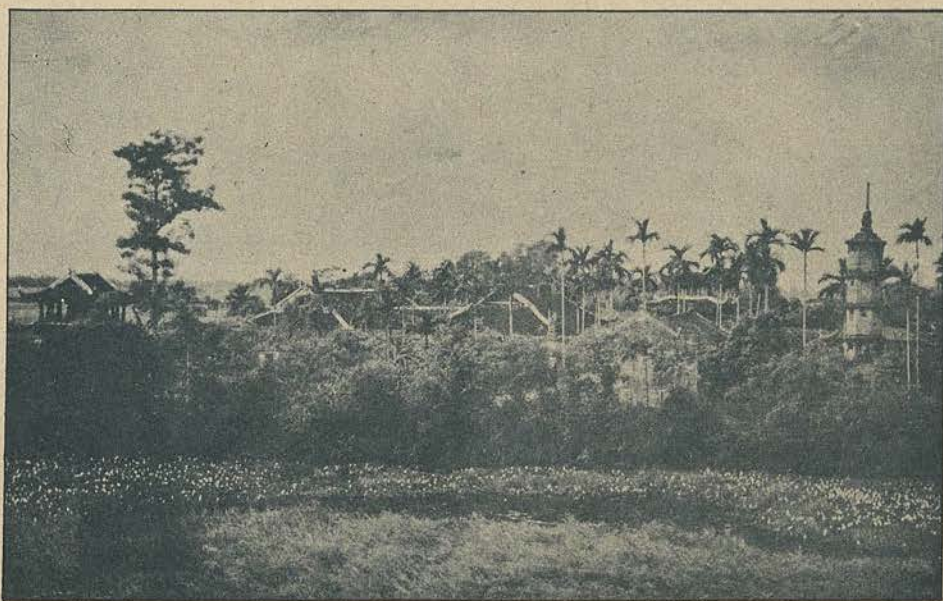
Mais revenons à la pagode de Ninh-Phuc (1).

Dans la grande salle où nous venons d'entrer, nous retrouvons des personnages familiers aux visiteurs des pagodes du Tonkin : ce sont les Hô-phap, génies protecteurs, aux statues hautes de plus de deux mètres. On les retrouve toujours à la même place. L'un a le teint pâle, l'autre est



Pagode Ninh-Phuc
Base du stupa du bonze Chuyêt-Công (XVII^e Siècle)

(1) Les renseignements donnés sur la Pagode Ninh-Phuc sont, pour la plus grande partie, dus à l'obligeance de M. Bezacier, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.



Vue générale des bâtiments de la Pagode Ninh-Phuc à But-Thop (à droite : le stupa, à gauche : le clocher)



Pagode Ninh-Phuc
Quan-Am aux mille bras (Avalokiteśvara)

Pagode Ninh-Phuc
Le bouddha Amitâbha (au fond : le moulin à prières)



Pagode Ninh-Phuc
Le petit pont et les balustrades
de pierre sculptée

haut en couleurs Ils se nomment Thiên-huu et Ac-huu (1). Au delà de chacun de ces génies, dans le fond de la salle, se trouvent, à droite, l'effigie de Long-thân et ses deux serviteurs et, à gauche, Thanh-Tang (le bonze saint) et ses deux élèves.

A la « salle des fidèles », fait suite la « salle des brûle-parfums » qui est plutôt un passage couvert traversant une petite cour.

La charpente de cette salle est en forme de voûte et d'un modèle peu courant au Tonkin.

Sur l'autel, devant lequel le bonze agenouillé lit les prières en scandant le rythme au moyen d'un gros grelot de bois, les statues en bois doré du Bouddha naissant Thich-Ca Mâu-ni (Çakya-mouni) figuré sous les traits d'un enfant debout au centre d'une guirlande formée par les replis du corps d'un dragon polycéphale et celles de ses deux disciplines A-Nan (Ananda) et Cà-Diêp (Kâçyapa).

On y remarque également des panneaux en bois sculpté et peint représentant des phénix et des dragons.

De chaque côté de la cour, des petits bâtiments, fermés par des baies vitrées, abritent les statues des dix juges de l'enfer.

L'édifice qui fait suite et qui constitue la barre

supérieure du caractère l'est le plus intéressant parmi ceux de la pagode Ninh-Phuc, tant par ses sculptures extérieures, que par les statues qu'il renferme : c'est la « salle des autels », sanctuaire principal de la pagode. Cette salle est surélevée de quelques marches par rapport au reste des bâtiments. Elle renferme de nombreuses statues en plâtre et en bois, peintes ou laquées.

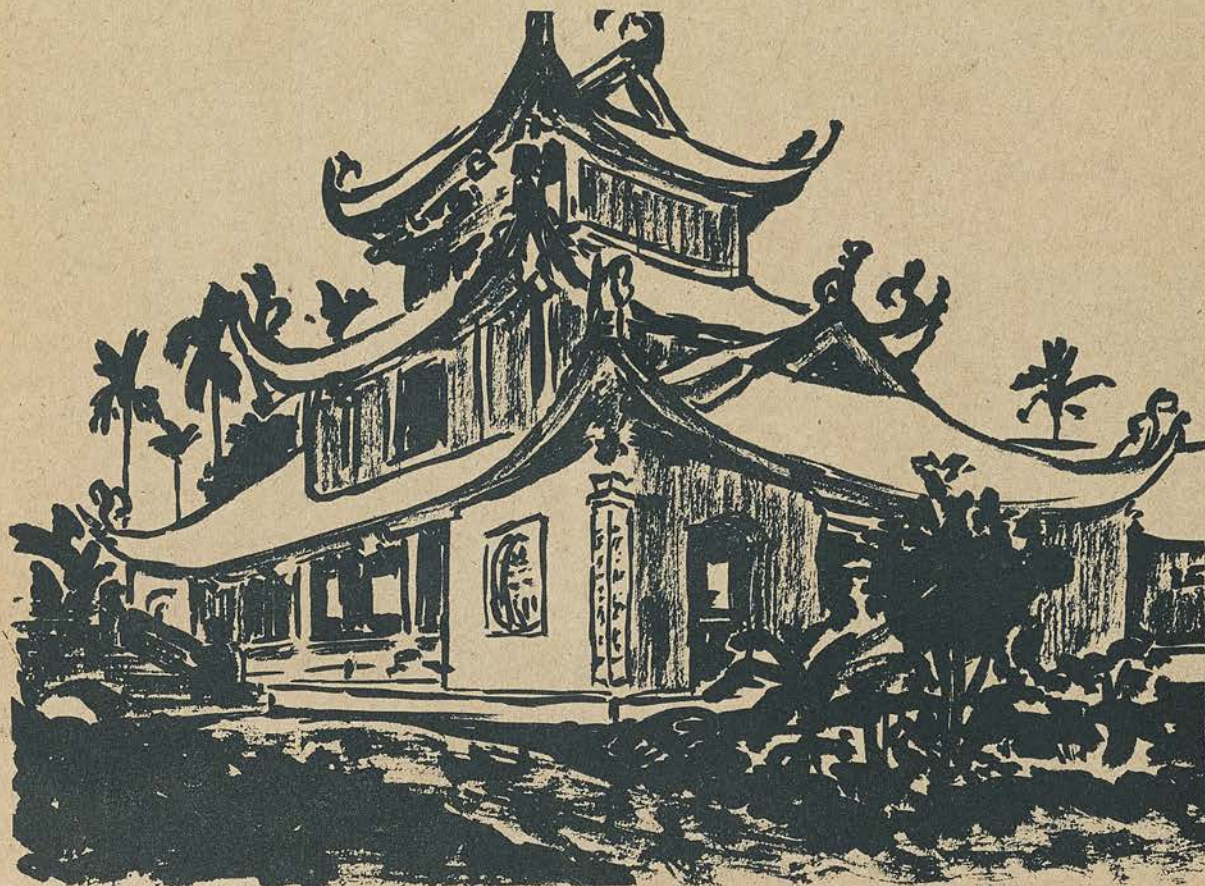
En avant et au milieu, c'est celle de Quan-Am (2) assistée de ses deux serviteurs, le « Fils

(1) Les Chinois les appellent les Généraux « Souffleur » et « Renifleur ».

(2) Lorsque le Bouddhisme pénétra en Chine, les noms des idoles hindoues furent donnés à différentes divinités déjà adorées sous d'autres noms, ce qui ne manqua pas de créer de regrettables confusions dans le Panthéon bouddhique. Par surcroît, les Annamites ne prononçant pas les caractères de la même façon que les Chinois, l'identification des personnages est parfois difficile.

C'est ainsi que le Bodhisattiva Avalokiteçvara du bouddhisme hindou est devenu en Chine une divinité féminine représentée, soit sous la forme de la déesse présidant aux naissances, soit sous la forme de la déesse de la Miséricorde.

Le nom de Quan-Am (chinois 觀音 Koan-Yin) qui signifie « qui est attentive aux bruits » (c'est-à-dire « qui est sensible aux plaintes des humains ») provient d'une confusion de son nom hindou. Le mot Içvara (seigneur) ayant été confondu avec Svava (son, bruit).





d'or » et la « Fille de Jade ».

Ce personnage (appelé à tort la Sainte-Vierge bouddhique) est représenté ici sous la forme de la déesse romaine Lucine qui présidait aux naissances (1).

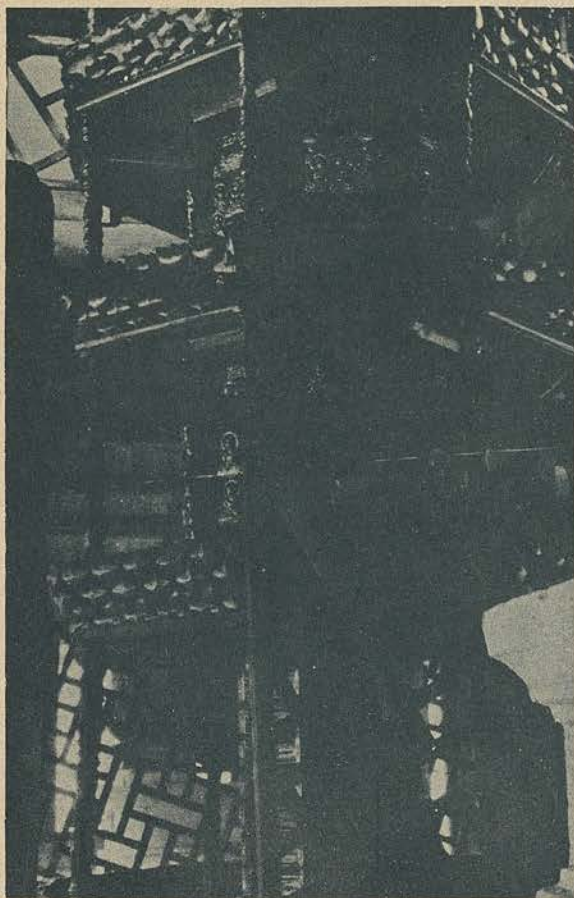
Au delà, se trouvent deux groupes de trois bouddhas en bois doré, aux visages sereins, assis à l'indienne sur des fleurs de lotus.

Le groupe le plus éloigné est celui des « Tam-Thê » (les trois précieux) c'est-à-dire : au centre, Thich-Ca Mâu-Ni (Çakyamouni) qui personnifie le présent ; à gauche, A-di-dà (Amitâbha), le passé et, à droite, Di-lac (Maitreya), l'avenir.

L'autre groupe est celui des « Tam-thân » ou « trois corps mystiques du Bouddha ».

A droite de ces deux groupes : Thanh-Tang, le « bonze saint » déjà aperçu et, en face, Thô-dia, le génie du sol.

Outre les « Tam-thê » et les « Tam-thân », les autres statues intéressantes de la pagode de Ninh-Phuc sont celles de Quan-Am (à droite et au fond), et, lui faisant pendant, celle d'un bonze émacié.



Pagode Ninh-Phuc
Détail du moulin à prières (XIII^e Siècle)

Parlons d'abord de la première, qui constitue certainement une des plus belles réussites de l'art de la statuaire annamite (2). La déesse est représentée sous la forme du bodhisattva Avalokiteçvara aux mille bras et aux mille yeux (3). Le personnage est assis sur une grande fleur de lotus supportée par un dragon dont la tête et les pattes antérieures émergent des flots de la mer. De nombreuses paires de bras se rattachent au tronc de la statue et, d'un grand disque placé derrière, sort une seconde série de plusieurs centaines de bras, plus petits, avec un œil dans la paume de chaque main. En plus de son visage normal, Quan-Am possède deux visages latéraux et, sur la tiare dont elle est coiffée, huit têtes couronnées d'une statuette de Bouddha assis. Selon M. Bezacier, ce chef-d'œuvre remonterait à la fin du XVII^e siècle.

La statue de gauche, également en bois laqué rouge et or, est remarquable par l'expression farouche et volontaire du visage et le réalisme avec lequel est rendu l'état de maigreur du sujet dont on voit une partie du torse laissé à nu par la robe rejetée sur l'épaule.

Ce personnage qui n'est autre qu'un Bouddha pratiquant le jeûne et l'abstinence, se rencontre assez souvent dans les pagodes bouddhiques, mais on voit peu de sujets traités avec autant de vie.

Pour terminer l'inventaire iconographique de la « salle des autels », citons encore les quatre disciples du Bouddha (4), les dix-huit arhats bouddhiques alignés le long des parois ainsi que divers autres personnages d'une identification moins aisée.

Derrière le groupe des « Tam-thê » une sorte de grotte artificielle en torchis abrite de nombreuses petites statuette peintes dont beaucoup sont mutilées.

Le bâtiment que nous venons de décrire ne présente pas moins d'intérêt vu de l'extérieur.

Tout autour, court une balustrade de pierre ornée de bas-reliefs sculptés. Certains représentent des animaux (licornes, poissons, grues, phénix, etc...) d'autres, des fleurs ou encore des sujets symboliques. Ces panneaux furent sculptés en 1647 lors de la restauration des bâtiments effectuée sous la direction du bonze Minh-Hành. Ils sont d'inspiration chinoise.

(1) C'est sous cette forme que les femmes annamites lui demandent la fécondité.

(2) On peut en voir un moulage au Musée Louis-Finot à Hanoi.

(3) Pour marquer que son activité ne cesse jamais.

(4) Ce sont Manjuçrî, Samantabhadra, Avalokiteçvara et Mahâtshâmaprâta (en annamite : Van-Thu, Phô-Hiên Quan-Am et Thê-Chi).

Un petit fossé où croisent des lotus entoure le bâtiment sur trois côtés. Un joli pont de pierre en dos d'âne l'enjambe de son arc gracieux.

La construction, qui fait suite, est un pavillon à étage dont la forme a été imposée par la nature de l'objet qu'il est destiné à abriter : un moulin à prières mobile du modèle qu'on rencontre dans les temples du Thibet.

C'est une sorte de tour octogonale en bois, haute de six à sept mètres qui peut tourner autour d'un axe vertical. L'édifice est partagé en neuf étages (1) successifs par de petites galeries en forme de fleur de lotus. Le tout est couronné de quatre statues de bouddhas. Chacun des soixante-douze panneaux est décoré de scènes bouddhiques ou de personnages sculptés. L'édifice est peint en rouge et les sculptures sont dorées. Une échelle permet d'accéder à une petite plate-forme qui fait le tour du moulin, à mi-hauteur.

La construction de ce moulin à prières remonte au XIII^e siècle. Il vient d'être entièrement restauré par M. Bezacier. D'après ce savant archéologue, on ne connaît, au Tonkin, que deux moulins semblables : celui de la pagode de Ninh-Phuc et celui, moins joli, de la pagode Phu-Man (province de Bac-ninh).

Les jours de cérémonie, les fidèles le mettent en mouvement et prononcent en même temps l'invocation bouddhique rituelle « Nam-mô a Di-Dà phât » (Salut à toi, Bouddha Amitâbha !) (2).

Deux statues de ce bouddha sont érigées de chaque côté du moulin à prières.

Continuant la visite de la pagode, nous arrivons dans une salle qui abrite les autels dédiés à des princes et princesses. A remarquer, des tables à offrandes en bois sculpté, d'un très beau travail et certainement très anciennes.

La dernière salle abrite les statues de divers bonzes ayant vécu à Ninh-Phuc.

Tout autour de ces bâtiments, le long du mur d'enceinte, court une galerie couverte.

Extérieurement, à droite de la pagode, un édifice renferme l'autel et la statue du bonze Chuyêt-Công qui vivait au XVII^e siècle.

Derrière, au milieu d'une cour pavée entourée de jardins où croissent aréquiers et pommes-cannelliers, se dresse un très intéressant stupa de pierre, érigé vers 1645, qui sert de sépulture au bonze Chuyêt-Công. Ce monument est orné de bas-reliefs sculptés conçus dans le même style que ceux de la balustrade du sanctuaire.

Non loin, un second stupa datant probablement de la même époque.

★ ★

Mais déjà le soleil décline et embrase l'occident de ses lueurs de pourpre, les palmes fines des aréquiers se découpent sur l'azur devenu plus sombre, un vent frais fait frissonner les longues tiges des bambous...

Au loin, dans un village, l'aboiement d'un chien déchire brutalement le silence...

Doucement, la nuit descend et commence à estomper de son doigt de brume le délicat profil des toits aux angles dressés vers le ciel...

Dans le calme et la paix d'un beau soir d'automne, la pagode s'endort...

René DESPIERRES.

(1) Ces neuf étages représentent les neuf degrés que doivent franchir les croyants pour arriver au monde idéal.

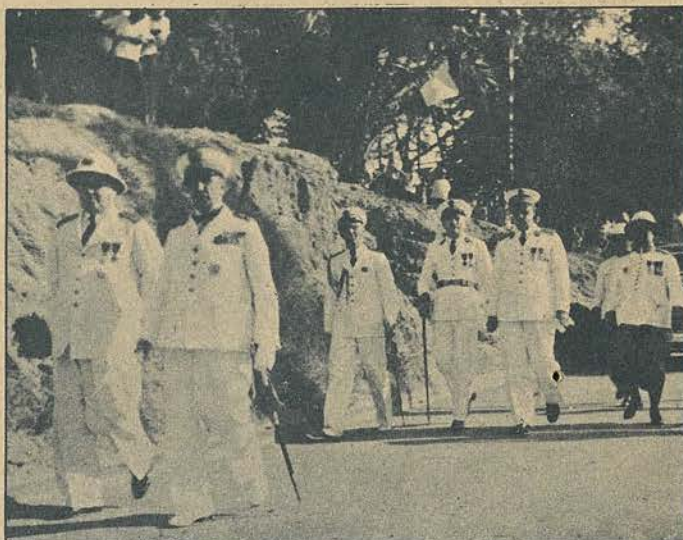
(2) Ou « Bouddha à la lumière infinie ».



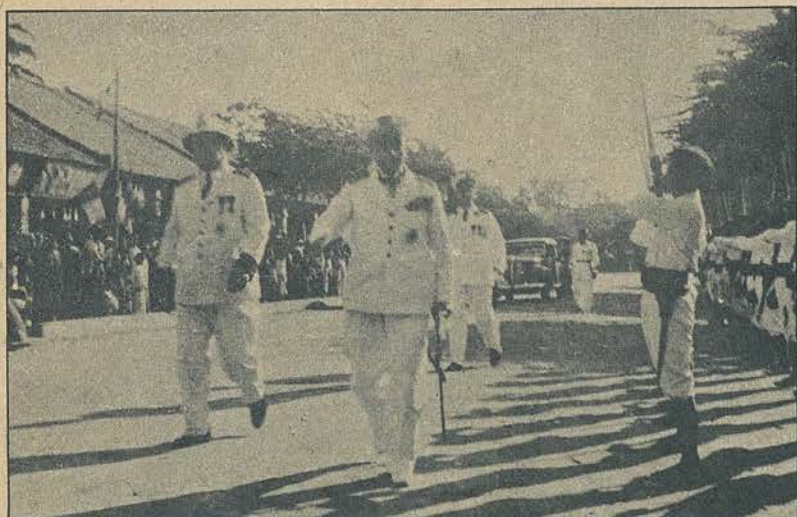
INDOCHINE

Visite de l'Amiral Decoux à Pnom-Penh

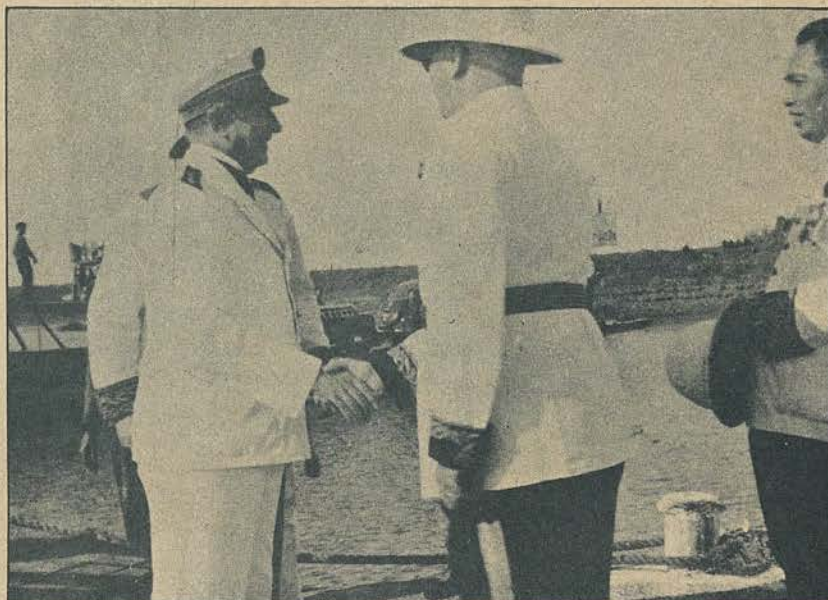
22 Janvier 1941



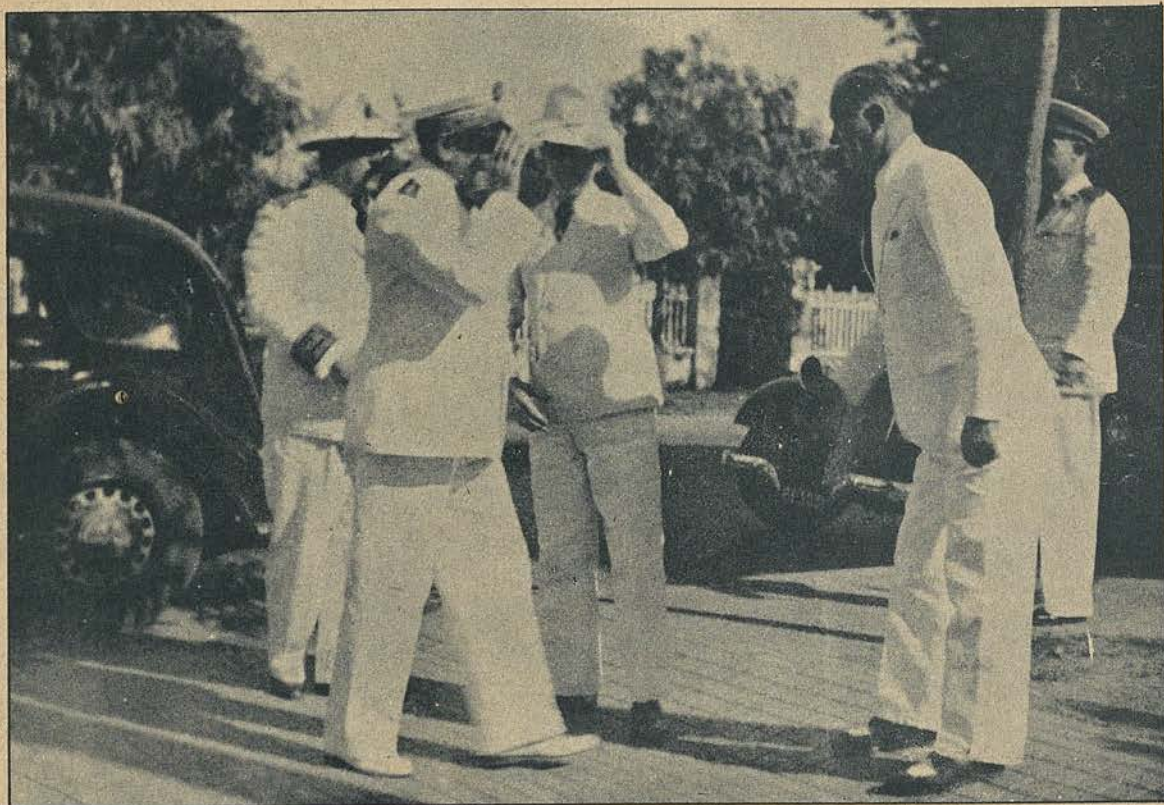
Bac de Néak-Luong
vers l'embarcadere (rive Preyveng)



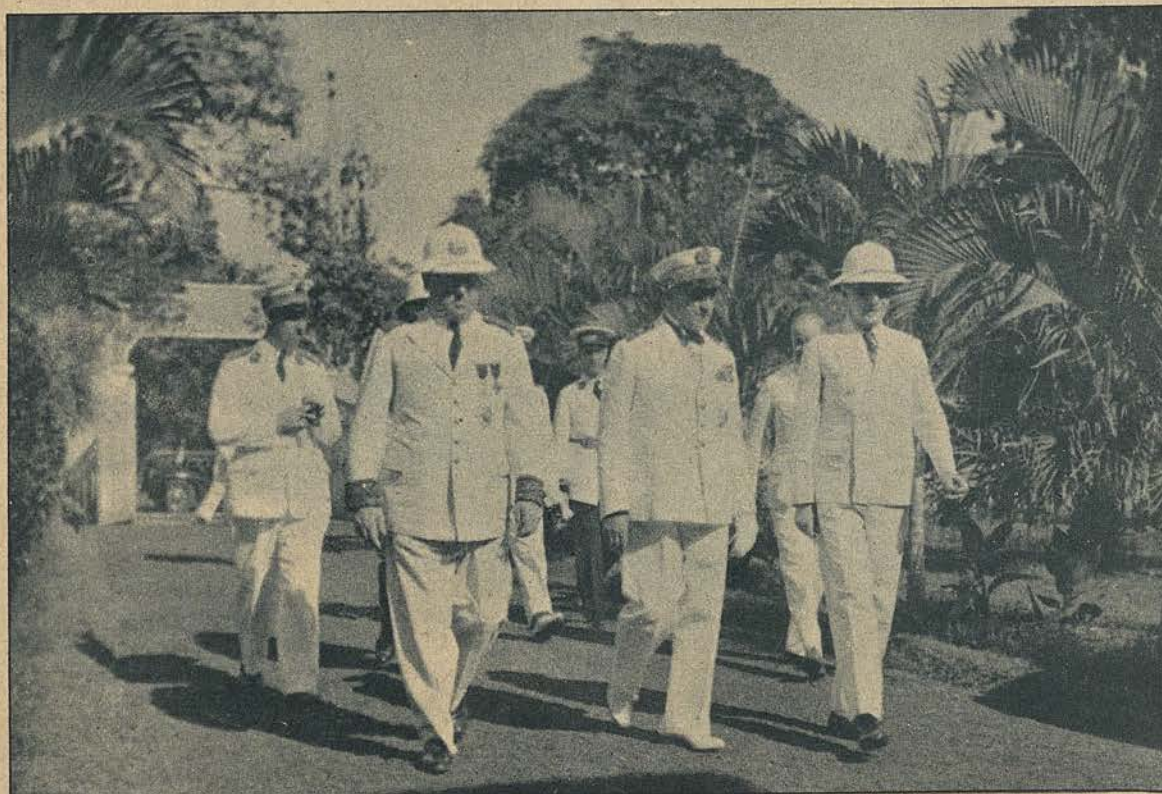
Néak-Luong



Bac de Néak-Luong
Débarquement rive Kanda



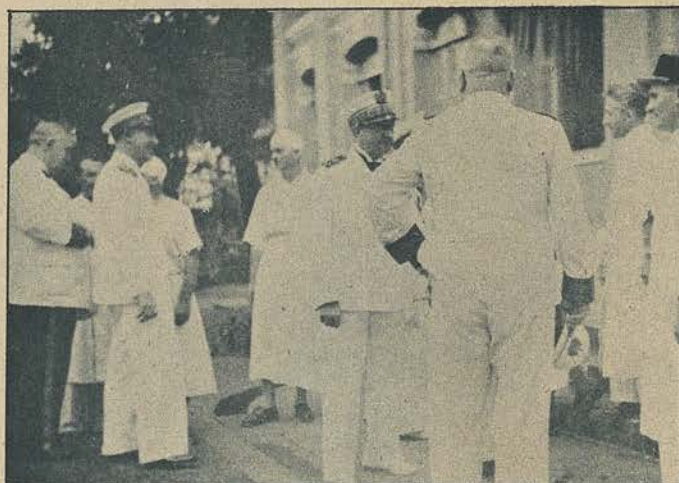
Arrivée au Lycée Sisowath



Lycée Sisowath



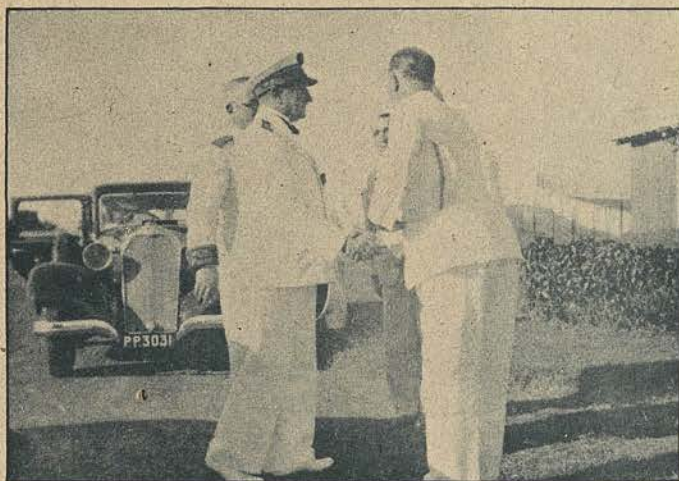
Lycée Sisowath



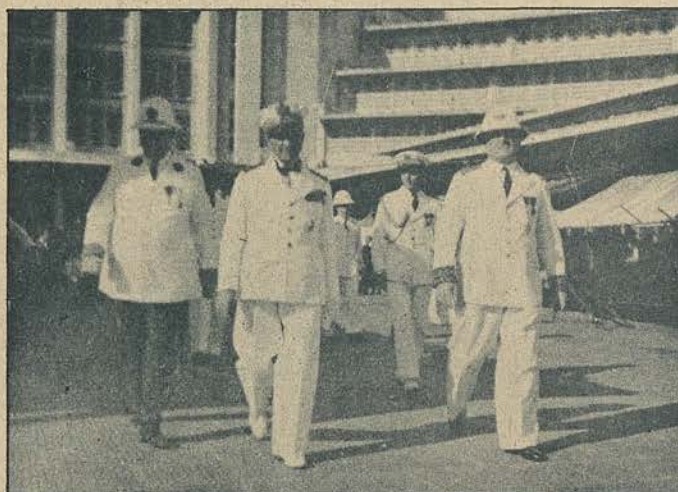
Hôpital Mixte

Stade Municipal

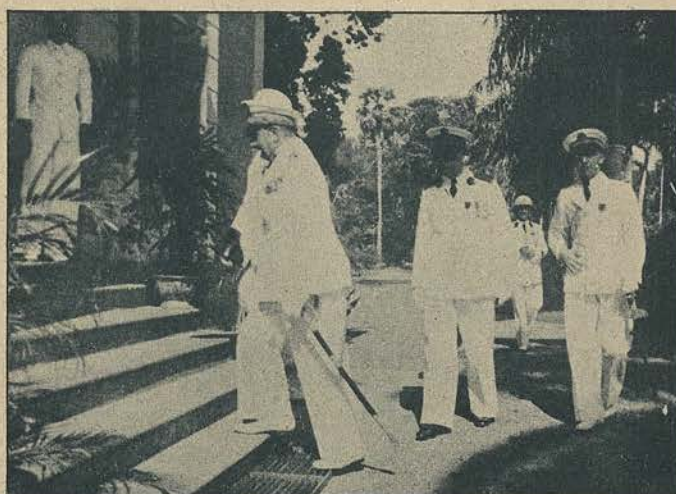




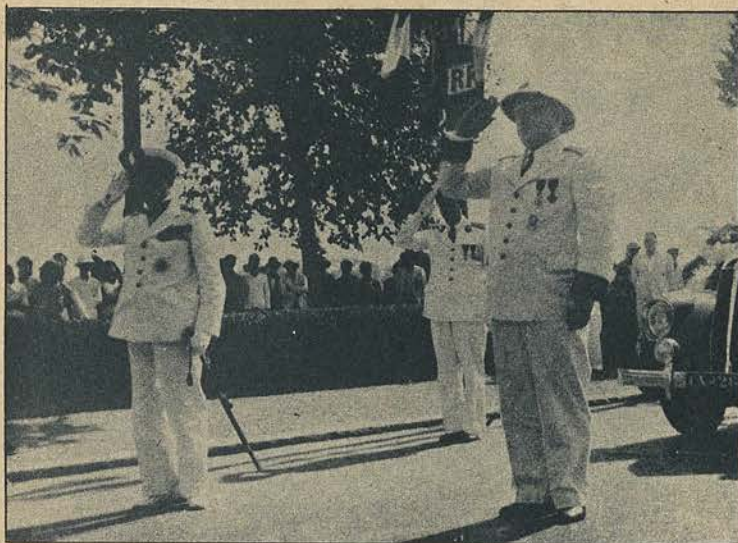
Stade Municipal



Devant le nouveau marché

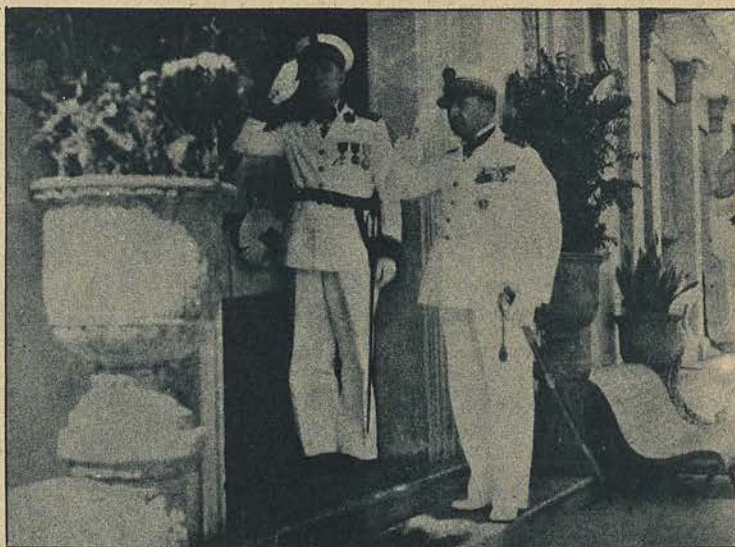


Arrivée à l'Hôtel de la Résidence Supérieure



Devant l'Hôtel de la Résidence Supérieure

Arrivée aux appartements privés
de S. M. Sisowath Monivong



S. M. reconduit ses visiteurs

Chopin en France il y a cent ans

L'Université a eu l'honneur du plus brillant événement de la semaine avec la conférence de jeudi dernier : « Chopin en France il y a cent ans ». M^{me} Jonchère avait bien voulu accepter de soutenir de son magnifique contralto l'argumentation du brillant conférencier qu'est M. Marchand, esthéticien et virtuose.

Le public était averti, aussi bien avant l'heure fixée, le grand amphithéâtre de l'Université étant déjà garni et plus de cent personnes durent s'en retourner chez elles sans avoir pu prendre place.

Pour qui s'est quelque peu intéressé à la musique, une conférence sur Chopin a, le plus souvent, le charme d'une répétition de faits agréables à entendre redire, et la musique de ce Maître, l'attrait des mélodies bien connues. Si tel était l'esprit des auditeurs de M. Marchand, ils furent, sans aucun doute, bien agréablement déçus ; le conférencier devait en tous points renouveler le sujet.

M. Marchand nous a d'abord fait vivre quelques années de la vie de Chopin, mais d'une vie exempte de ce romantisme exaspéré que la légende a brodé autour du grand musicien polonais. Il nous a montré l'artiste exilé criant sa douleur dans ce « chant funèbre » si peu connu, composé vers 1836, et dont M^{me} Jonchère a su rendre toute la poignante émotion. Puis ce fut Frédéric Chopin entouré des artistes de son temps et composant ces mille chefs-d'œuvre qu'il aimait à interpréter lui-même dans les salons célèbres de Paris d'il y a cent ans. Nous avons un moment évoqué ce passé charmant en

écoutant deux mélodies exquis, presque inconnues aujourd'hui : « Si j'étais l'oiseau » — « Que Me Fait la Rose », dont M^{me} Jonchère et M^{me} de Serres nous ont charmés.

M. Marchand nous parle ensuite des premières mazurkas et polonaises, il nous en explique les caractères spécifiques, et pour illustrer sa démonstration il nous révèle, en interprétant la mazurka en ut dièze mineur op. 50 et la première partie de la polonaise en fa dièze op. 44, que s'il est ami de Chopin, il aime aussi la musique en véritable artiste. Puis, laissant la musique au rythme de danse, il aborde les modes mélancoliques avec les préludes et les nocturnes et interprète le prélude en ut mineur op. 45 et le nocturne op. 48 également en ut mineur.

Mais M. Marchand ne peut pas seulement nous entretenir de Chopin ou de ses œuvres, il veut en artiste nous exprimer ses vues sur l'interprétation du Maître qu'il chérit. Respectons, nous dit-il d'abord la notation de l'artiste, pas de tristesse exagérée sous prétexte de romantisme, laissons à l'œuvre sa noblesse et sa fierté. Une double interprétation de la fantaisie op. 49 en fa mineur met pleinement en lumière les erreurs de ces interprétations qui recherchent l'effet facile au détriment de la sincérité.

Pour finir, si j'ose dire, sur une note moins sévère, M. Marchand nous avait réservé le plaisir d'écouter encore une mélodie presque oubliée *Ballade Slave* dont le riche accompagnement charme de l'admirable voix de M^{me} Jonchère, de goûter dans toute sa mesure le talent de M^{me} de Serres, pianiste de grande classe.



LA SEMAINE...

... EN INDOCHINE

L'AMIRAL JEAN DECOUX, GOUVERNEUR GÉNÉRAL, VISITE LE CAMBODGE

Le 5 février, l'Amiral Jean Decoux a commencé son inspection au Cambodge par les provinces de Kompong Cham et de Kompong Thom, aux chefs-lieux desquelles les Résidents, MM. Hoeffel et Portoukalian lui ont exposé la situation de leurs circonscriptions puis présenté les fonctionnaires et les notabilités.

A Mimot

Avant d'arriver à Kompong Cham, le Gouverneur Général qui avait été accueilli à la frontière du Cambodge par le Résident Supérieur, M. Thibaudeau, et par S. A. R. le Prince Souphanouvong, Ministre de la Guerre du Gouvernement de Phnom-penh, s'est arrêté aux plantations de Mimot et de Chup.

La plantation de Mimot, où il a été reçu par le Directeur M. Elmiger, appartient à la Société Indochinoise des plantations réunies de Mimot. Celle-ci possède une superficie totale de 5.500 hectares dont 5.000 environ sont en rapport, et fournit du travail à quelques 3.000 ouvriers.

L'Amiral Decoux a parcouru à Mimot une partie des peuplements forestiers et visité les diverses installations de la direction, notamment l'usine centrale du groupe qui peut traiter journellement 20 tonnes de feuilles et 5 tonnes de crêpe, et les œuvres sociales créées par la Société ou en cours de réalisation.

A Chup

A la plantation de Chup, le Gouverneur Général était attendu par M. Jansens, Inspecteur général de la Société des plantations de terres rouges, ainsi que par MM. Rosay, Simon et Camus, Directeur des plantations de Chup, Peamcheang et Thmarpitt, celles-ci constituant ensemble le domaine, vaste de 15.000 hectares, de la Compagnie du Cambodge, rattachée elle-même à la Société des Terres Rouges, dont la production s'est élevée en 1940 à 10.000 tonnes de caoutchouc.

A l'usine de Chup, est traité tout le latex de Chup et de Thmarpitt (ces deux plantations formant un bloc d'un seul tenant de 11.000 hectares). Capable de travailler chaque jour de 40 à 45 tonnes de feuilles et 12 tonnes de crêpe, elles est la plus grande usine à feuilles du monde entier.

La Compagnie du Cambodge emploie 8.000 travailleurs, ouvriers contractuels tonkinois, et loge sur ses plantations 12.000 habitants. Les ouvriers sociaux y sont très poussés, en dehors des avantages qu'elle réserve aux familles, la Compagnie a créé maternité, garderie d'enfants, école de pagodes, églises, théâtre, terrains de sports, etc... une ferme d'élevage, un organe d'économat, pour la vente au prix de revient des principaux produits d'usage courant, enfin à Chup même, un hôpital central de 6 pavillons avec 300 lits.

A Kompong Cham

Au début de l'après-midi, après avoir visité le centre de Kompong Cham, sous la conduite de M. Hoeffel, qui en a été le principal créateur et l'animateur, l'Amiral Decoux s'est rendu à la léproserie de Troeung, où sont réunis au nombre de 350 environ tous les lépreux reconnus du Cambodge qui ne peuvent être laissés en liberté. Ils forment un village constitué en Chum autonome, dont

les malades fournissent eux-mêmes tous les cadres administratifs.

Ils travaillent, élèvent des animaux domestiques, subviennent eux-mêmes à une partie de leurs besoins et mènent une vie aussi proche que possible de la vie normale, tandis que deux « guérisseurs » cambodgiens collaborent avec un infirmier pour leur donner des soins, en utilisant à cet effet un médicament tiré par eux de diverses plantes, en particulier de la graine de krabao.

Le Gouverneur Général s'est ensuite fait exposer sur place par M. Simonet, Ingénieur en Chef des Travaux publics et M. Pilgeau, Chef du Service de l'Hydraulique Agricole au Cambodge, l'économie des travaux d'irrigation du Stung Khya. Ceux-ci, conçus dans le cadre des petits travaux d'aide à la rizière, ont pour objet de corriger les inégalités de l'irrigation naturelle d'un millier d'hectares de rizières et de fertiliser ces terres par l'apport de matières minérales et organiques.

En regard d'une dépense de 13.000 piastres, on peut en attendre une plus-value annuelle de 800 tonnes (2 tonnes à l'hectare au lieu de 1.200 kilogrammes), valant au cours actuel 40.000 piastres.

En route pour Siemréap

Après s'être à Kompong Thom, l'Amiral Decoux est reparti pour Siemréap où il est arrivé peu après 19 heures avec le Résident, M. Biscons-Ritay, venu l'attendre à la limite de la province.

Dans la matinée du 6 février, l'Amiral Decoux a visité sous la conduite du Conservateur des monuments du Groupe d'Angkor les travaux de dégagement et d'anastylose qu'exécute actuellement l'Ecole Française d'Extrême-Orient, notamment à Banteai et Samrei.

Au Barai-Ouest

Puis le Gouverneur Général s'est rendu au Barai Occidental, où M. Simonet, Ingénieur en Chef des Travaux publics lui a exposé le but et le plan des travaux d'hydraulique qui s'y exécutent actuellement. Il s'agit d'apporter une irrigation régulière à 13.000 hectares de rizières situées au Sud-Ouest du Barai. Les travaux dont l'achèvement est prévu pour la prochaine saison sèche coûteront de 210 à 220.000 piastres et apporteront un surcroît de rendement de 400 à 500 kilos à l'hectare.

La région, aujourd'hui peu peuplée et relativement peu fertile connaissait à la grande époque khmère une prospérité et une densité démographique que seuls paraissent expliquer les énormes travaux d'hydraulique réalisés par les rois d'Angkor. Quoi qu'ils commencent seulement à être connus, ils semblent bien relever des mêmes conceptions que les travaux actuels, le Barai servant de réservoir d'eau, était alimenté pour la saison sèche pendant la saison de pluies. L'œuvre entreprise aujourd'hui se trouve ainsi rejoindre et reprendre sur des bases modernes les grandes traditions de l'ancien Royaume khmer.

A Sisophon

A son passage dans la région de Sisophon, où il a trouvé le Général Pellet, commandant la Division de Cochinchine-Cambodge, l'Amiral Decoux s'est arrêté à différents postes militaires.

... et Battambang

A Battambang, où il est arrivé à 17 heures, il a passé en revue les troupes de toutes armes, qui s'y trouvaient rassemblées. Ensuite eut lieu un émouvant défilé à la suite duquel l'Amiral Decoux a vivement félicité le Général Pellet, pour l'allant et la magnifique allure de ces

unités, malgré les combats, les efforts et toutes les fatigues auxquelles elles ont dû faire face au cours des dernières semaines.

Après le défilé, le Résident a fait devant le Gouverneur Général un exposé sur la province puis lui a présenté les officiers, les fonctionnaires et les notabilités de Battambang.

Le Gouverneur Général est retourné à la fin de la matinée à Siemréap où le Résident Biscons-Ritay, lui a exposé la situation de la province et lui a présenté les fonctionnaires du centre.

En route pour Phnom-Penh

Phnom-penh, 7 février. — Se rendant de Battambang à Phnom-penh avec le Résident Supérieur Thibaudeau et S. A. R. le Prince Souphanouvong, l'Amiral Decoux s'est arrêté à Pursat et à Kompong Chnang, où les Résidents MM. Benard et Recoing, lui ont exposé la situation de leurs provinces et présenté par les fonctionnaires et notabilités.

A Kompong Chnang

De Kompong Chnang, le Gouverneur Général est allé visiter une des grandes pêcheries fixes du Tonlé Sap, sous la conduite de M. Chevey, Directeur de l'Institut Océanographique, et de M. Le Poulain, Chef du Service technique des pêches de l'Institut. Ceux-ci l'ont mis au courant des études poursuivies récemment sur la question de la pêche dans les grands lacs et des résultats obtenus.

Cette région est d'une richesse ichthyologique exceptionnelle puisqu'on y pêche annuellement 100.000 tonnes de poissons frais pour une superficie de 10.000 kilomètres carrés aux hautes eaux et de 2.700 kilomètres carrés aux basses eaux, tandis que l'Atlantique Nord et la Mer du Nord, par exemple, pourrant réputés poissonneux, ne livrent qu'une tonne au kilomètre carré, soit dix fois moins. Les pêcheries du Tonlé Sap expédient leurs poissons à Saïgon et Cholon par des radeaux-viviers, tandis que celles des lacs les salent ou les fument et les exportent notamment aux Indes Néerlandaises, dont la consommation est faite pour moitié des 25 à 30.000 tonnes ainsi envoyées chaque année.

En même temps qu'il poursuivait des études scientifiques approfondies sur la faune des lacs et un recensement des différents types d'engins de pêche, l'Institut Océanographique, à la demande du Protectorat, s'est préoccupé de conserver et de développer les importantes ressources que le Cambodge retire de cette exploitation. Il a recherché notamment les moyens d'éviter leur épuisement, d'augmenter le rendement par une utilisation plus rationnelle et plus complète des produits de la pêche, de rendre celle-ci plus rémunératrice, en excluant, en partie au moins, les intermédiaires étrangers dont la commission diminuait jusqu'à présent de plusieurs millions de piastres par an le profit du pays...

A Phnom-Penh et Saigon

Le Gouverneur Général était de retour dans l'après-midi à Phnom-penh, où il a reçu à la Résidence Supérieure les Membres du Conseil des Ministres du Gouvernement cambodgien, les Membres du Conseil de Protectorat et les principales autorités militaires et civiles. Il repartait à 20 h. 30 pour Saigon.

... EN FRANCE

La situation générale

Les navettes successives de l'Amiral Darlan — Vichy-Paris-Vichy — relatives au compromis en cours Pétain-Laval, indiquent explicitement le sérieux de ces pourparlers. Le but du Maréchal est de sauvegarder l'Unité

française en conformité rigoureuse avec les stipulations des armistices réglant les rapports franco-allemands.

La situation, le 7 février, était sans changement. Elle devait le rester au moins jusqu'au retour de l'Amiral Darlan de Paris.

Il a déjà eu un entretien avec M. de Brinon ; il eu aura avec M. Pierre Laval et rentrera à Vichy samedi dans la soirée.

La mission de l'Amiral Darlan à Paris

Le rappel de l'entrevue de Montoire, dans un communiqué publié hier, est considéré par les observateurs de Vichy comme l'indication officielle la plus précieuse sur les entretiens de Paris.

C'était d'abord afin d'assurer l'unité politique de la France que le Maréchal avait envoyé l'Amiral Darlan dans la zone occupée. Les entretiens que celui-ci a eus avec M. Pierre Laval devaient compléter l'entrevue de la Ferté, c'est-à-dire empêcher que reparut le malentendu dissipé le jour où le Chef de l'Etat avait reçu dans son wagon-salon l'ancien Ministre des Affaires Etrangères.

M. Laval est invité à rentrer dans le Cabinet

La mission a été remplie. M. Pierre Laval a été invité à entrer dans le « Comité de direction », c'est-à-dire dans le super-cabinet ou « directoire » dont les membres ont, sous le contrôle du Maréchal, la responsabilité de la politique française.

Le refus que M. Laval a opposé à l'offre qui lui a été faite, ne diminue en rien la réussite du travail de conciliation fait par l'Amiral Darlan. La détente constatée hier se confirme aujourd'hui.

D'autre part, la Mission du Ministre de la Marine avait un autre aspect : souligner la continuité de la politique française depuis l'entrevue de Montoire.

Les démentis du Général Weygand aux bruits concernant la cession de Bizerte fixent les limites de cette politique de Montoire, mais c'est sur la voie de la collaboration que demeure le Maréchal.

Il est vraisemblable que, dans une atmosphère allégée par les entretiens de Paris, l'activité politique va s'accroître. A cette phase nouvelle préluderait une nouvelle organisation ministérielle. Tout indique que l'Amiral Darlan, qui a représenté le Maréchal à la Cérémonie du retour des cendres de l'Aiglon, qui a été chargé de porter à Noël aux autorités allemandes un message du Maréchal et qui, la semaine dernière, a fait deux voyages à Paris, jouera dans le cabinet un rôle accru.

Et le bruit de courir que, pour laisser au Maréchal toute liberté de réorganiser son équipe comme il l'entend, certains Ministres mettraient leur portefeuille à sa disposition.

M. Pierre-Etienne Flandin offre, en effet, sa démission

En effet, M. P.-E. Flandin a offert sa démission au Maréchal Pétain. Il a été remplacé par l'Amiral Darlan qui garde la Marine et devient vice-Président du Conseil.

Les raisons de la démission de M. P.-E. Flandin

M. Pierre-Etienne Flandin, au cours d'une lettre adressée au Maréchal a tenu à fixer les raisons de sa démission.

Voici le texte de cette lettre :

« Vous m'avez désigné, le 14 décembre, pour remplir les fonctions de Ministre des Affaires Etrangères, à la suite d'événements de politique intérieure auxquels je n'avais aucune part.

Je me suis consacré à la tâche que vous m'avez définie vous-même ; pratiquer une politique de collaboration dans

le respect des conventions d'armistice avec dignité et dans l'honneur.

Il n'a pas dépendu de moi que je puisse poursuivre cette politique. Le développement des circonstances me conduit à le constater.

J'ai donc l'honneur de vous prier d'accepter ma démission. J'espère que ce geste sera compris par tous les Français, comme l'expression du devoir qui nous incombe pour le salut de la Patrie de vous faciliter votre lourde tâche et de rester unis autour de vous.

La réponse du Maréchal

« Vous avez bien voulu me remettre votre démission de Ministre des Affaires Etrangères. Je tiens en l'acceptant à vous remercier de tout le dévouement et de toute la loyauté dont vous avez fait preuve dans ce poste difficile, que vous n'aviez point recherché et où seule ma confiance vous avait appelé le 14 décembre 1940.

En quittant le Gouvernement, vous vous sacrifiez à la France. Votre geste de noble désintéressement sera compris et apprécié. »

Et M. Laval refuse d'être Ministre d'Etat

En même temps nous parvenait cette autre information :

— Le Maréchal, poursuivant la politique de Montoire, a proposé au Président Laval d'entrer dans le Gouvernement comme Ministre d'Etat, Membre du Comité de Direction. Le Président Laval a décliné l'offre.

Vers le dénouement de la situation

Samedi 8 février, l'Amiral Darlan rentrait de Paris. Un Conseil des Ministres restreint, réunit alors le Général Huntziger, Ministre de la Guerre, M. Flandin, Ministre des Affaires Etrangères et l'Amiral Darlan et le Chef de l'Etat.

L'Amiral Darlan avait été reçu au préalable par le Maréchal Pétain.

Aucune indication officielle ne fut donnée sur le second voyage du Ministre de la Marine. Pourtant, l'impression générale est nettement différente de celle qui prévalait au moment où les messagers du Chef de l'Etat avait quitté Vichy pour la seconde fois. Sans doute, les possibilités d'un aménagement de l'équipe ministérielle subsistent-elles mais rien ne vient confirmer les prévisions d'apparence souvent très précises qui ont été publiées à l'étranger.

En particulier, toute modification entraînant un affaiblissement des prérogatives du Maréchal Pétain est exclue.

Mise au point

D'autre part, le rôle que l'Amiral Darlan a joué au cours de ses différents voyages à Paris, en secondant le Chef de l'Etat dans l'œuvre d'unité nationale, lui a donné, en fait, une place à part dans le Cabinet.

D'autre part, les déclarations du Général Weygand réduisent à néant les informations sur de prétendues demandes allemandes en Méditerranée ; il est ainsi démenti qu'on envisage la cession de Bizerte.

Les informations que visait ce démenti prétendaient que cette base serait utilisée par des troupes allemandes allant combattre en Libye avec les Italiens.

Dans un sens différent, certains journaux parisiens s'étaient fait l'écho d'un prétendu ultimatum adressé par le Gouvernement anglais aux autorités françaises de Syrie, en vue de la remise à l'Angleterre, avant le 10 février, de la flotte du Proche-Orient, c'est-à-dire de trois contre-torpilleurs et de trois sous-marins.

Les milieux autorisés de Vichy ignorent tout de semblables exigences et la seule question posée est relative à la navigation française et concerne au navire *Providence*, retardé par des prétentions britanniques que les autorités

syriennes n'ont pas acceptées. Si le retour en France de ce navire a été retardé, l'affaire n'a rien à voir avec des exigences concernant des bâtiments de guerre.

La lutte contre le communisme

Le Gouvernement continue toujours à traquer les partisans du Komintern. Le *Temps* a publié à ce sujet des révélations concernant le conditionnement de leur plan révolutionnaire.

Moscou a donné des ordres afin que la situation difficile dans laquelle se trouve plongé le Pays soit exploitée à des fins communistes.

Ainsi, les hommes du Komintern doivent-ils arguer de cet état de fait — chômage — salaires insuffisants — alimentation restreinte — pour en rendre le Gouvernement Pétain responsable !

En conséquence, apprenons-nous deux ou trois fois par semaine des découvertes d'armes et de munitions clandestines et des arrestations de militants marxistes — femmes et hommes.

... EN EXTRÊME-ORIENT

La Conférence de Tokio

A 16 heures, le 7 février, se sont ouverts à Tokio les pourparlers tripartites concernant le règlement de l'affaire thaïlandaise.

Du point de vue japonais, cette conférence est des plus importantes. C'est en effet, la première fois que le Japon sert de médiateur. On estime à Vichy qu'il s'est conduit avec équité au cours des échanges de vues de Saigon qui ont permis l'Armistice.

Dans son discours d'aujourd'hui, M. Matsuo a parlé de « La sphère de prospérité commune » que les trois Puissances représentées à Tokio auraient intérêt à établir dans cette partie de l'Asie.

Les observateurs français voient dans cette expression une allusion à la politique du nouvel ordre, mais ils prennent acte du fait que — d'après les milieux officiels japonais eux-mêmes — la Conférence en cours sera exclusivement une Conférence de paix.

Elle n'aura pas à s'occuper d'autre question que du problème créé dans la péninsule indochinoise par l'attitude de la Thaïlande.

Du point de vue thaïlandais, les négociations terminent la campagne d'expansion nationale qui a abouti à un véritable état de guerre.

Les provinces en faveur desquelles un prétendu irrédentisme siamois a été suscité à Bangkok, n'ont jamais été enlevées au Siam qui les a cédées par l'accord de 1893, complété par celui de 1907, en échange de compensations.

Le Cambodge se vit alors reconnaître la propriété des provinces de Battambang et Siemréap. Le Siam, de son côté, voyait reconnaître ses droits aux territoires de Bratt et du « Golfe de Mékong ».

Avant l'Armistice entre la France et l'Allemagne, le Siam signait avec la France un pacte de non-agression ; c'est donc la défaite de la France qui l'a amené à revenir sur ses engagements.

Du point de vue français, le seul problème est une délimitation de frontière plus précise. Il s'agit donc d'un problème local dont la solution ne doit pas présenter de difficulté si le Japon se montre digne de la tâche qu'il a assumée librement.

M. Roosevelt envoie un de ses familiers auprès de Chang-kai-Shek

M. Currie, envoyé spécial du Président Roosevelt en Chine, est arrivé à Manille à bord du *Clipper*. Il repartira pour Hongkong et prendra de là l'avion pour Tchongking.

Il compte rentrer aux Etats-Unis vers le 1^{er} mars, après avoir recueilli « des renseignements de première main sur la situation économique de la Chine » et après avoir conféré avec les dirigeants chinois sur des questions se rapportant à la situation.

M. Currie, familier du Président, a tenu à déclarer qu'il était porteur des solutions personnelles du Président Roosevelt pour le Maréchal Chang-kai-Shek et que les sympathies pour la Chine sont très fortes aux Etats-Unis.

M. Currie a ajouté qu'il ne fera aucun rapport qu'à son retour à Washington, où il remettra un rapport personnel au Président Roosevelt.

Il ne visitera aucune autre ville d'Extrême-Orient à l'exception de Hong-kong et Tchung-king.

Interrogé par les journalistes, M. Currie a déclaré n'avoir aucune connaissance d'une prétendue mission militaire des Etats-Unis à Tchung-king. Il a fait remarquer qu'il n'y a actuellement que deux attachés militaires dans la capitale chinoise et qu'il n'a jamais eu connaissance du projet de l'envoi d'une telle mission.

M. Currie est accompagné de M. Emile Despies, Chef du bureau des Recherches statistiques économiques du Conseil d'Administration de la *Federal Reserve Bank*.

... DANS LE MONDE

Benghazi aux mains des Anglais

Vendredi soir, on apprenait la chute de Benghazi dont on avait assuré qu'elle devait être âprement défendue par les troupes de Graziani.

Plus tard, dans la soirée, nous prenions connaissance d'un communiqué britannique spécial émanant du Grand quartier général anglais au Caire. La nouvelle était confirmée de façon laconique :

— *Benghazi est entre nos mains.*

Commentaires selon Vichy

Les informations diffusées par Londres disent que la prise de Benghazi est un coup de maître ; les Italiens qui attendaient l'attaque par la route de la côte ont été surpris par des colonnes blindées britanniques qui ont traversé 250 kilomètres du désert depuis El Meckili par la piste des Caravanes. Ces forces ont attaqué Benghazi par l'Est, avant la date à laquelle les Italiens attendaient l'assaut.

Les Anglais insistent sur la rapidité de la progression qu'ils attribuent à l'emploi de chars et d'éléments blindés et au mordant des troupes.

Toutefois, une autre explication plausible est que le Maréchal Graziani, renonçant à livrer la bataille sur le plateau de Cyrénaïque aurait retiré le gros de ses troupes en Tripolitaine et que les forces du Général Wawell n'auraient eu devant elles que des éléments retardateurs, qui sont ceux qui continuent actuellement le combat au Sud de Benghazi.

Les Italiens expliquent que le Chef italien, surpris dans sa concentration il y a cinquante jours, par l'attaque anglaise ne s'est pas entêté et a tiré les conséquences logiques de la situation. Il a décalé profondément son dispositif et a regroupé ses forces à près de 1.000 kilomètres en arrière du front initial sous la double protection du plateau de Cyrénaïque et du désert. Il a dû ainsi sacrifier la défense d'une grande partie du pays et avec elle les défenseurs de la ligne fortifiée de la frontière, ainsi qu'une vaste étendue fertilisée au cours de ces dernières années par les colons italiens ; mais en contre-partie de ces sacrifices, il a évité d'engager la totalité de ses forces dans les batailles où le Général Wawell cherchait à l'entraîner.

En Albanie

Il semble bien que le général Cavallero n'ait pas obtenu le succès escompté en lançant contre les Hellènes

d'impérieuses contre-attaques en série. Les Grecs ont repris leur marche en avant. Ils se trouvent sur les hauteurs mêmes de la petite baie de Valona où se niche ce port. Au centre, leur pression sur Tepelini s'est accentuée. La ville est aux trois quarts cernée et les Italiens y ont seulement laissé quelques éléments de retardement. Au Nord-Ouest, les Grecs se sont emparés le 3 février d'une importante position stratégique et leur artillerie lourde bombarde le terrain jusqu'au Nord de Lin (ville frontière).

En Erythrée

Trois grosses colonnes britanniques, en position divergentes, marchent en pleine Erythrée, dont plus d'un quart est tombé dans leurs mains. Agordat, Barentu sont occupées. Il n'est question pour les Italiens, que de défendre Asmara ! Des milliers de prisonniers, du gros et léger matériel de guerre, ainsi que des avions ont été capturés par les troupes britanniques.

En Somalie italienne

On ne se bat plus au Kénia, mais plus au Nord, en Somalie italienne. Des éléments de Sud-Africains ont pénétré jusqu'à plus de 100 kilomètres dans l'hinterland ennemi.

Sur tous les fronts où les Italiens se mesurent avec leur adversaire, on est obligé de constater qu'ils subissent sur leurs territoires, son action offensive.

La guerre aérienne

La *Lufwaffe* n'a pas encore fait preuve cette semaine d'une activité égale à celle qu'elle déployait jusqu'au 22 janvier.

La R. A. F. s'est acharnée, à toutes les occasions d'éclaircies, sur les ports dits d'invasions, sur Wilhelmshaven, Boulogne (deux fois en 24 heures), sur Cherbourg et Brest.

En Allemagne, cette fois, c'est Dusseldorf qui fut choisie par les Anglais comme objectif. Les Allemands admettent que de nombreux incendies ont ravagé la ville et que ce bombardement a provoqué des morts...

En Angleterre, on s'attend toujours à une tentative d'invasion et toutes les précautions possibles sont prises.

M. Wendell Wilkie en Angleterre

M. Wendell Wilkie a pu se rendre compte, malgré son bref séjour en Grande-Bretagne, de l'état dans laquelle elle se trouve.

Il a visité Birmingham et Bristol sur lesquelles s'acharneront les bombardiers ennemis.

S'exprimant au sujet de Birmingham, *je ne croyais pas, dit-il, que je verrais une telle dévastation, mais non plus, une aussi tenace volonté de reconstruction, ce qui permettra de rétablir rapidement la position industrielle de cette cité.*

Interviewé par des journalistes, il a tenu à déclarer qu'il ferait, à son retour aux States, tout son possible en faveur de la Grande-Bretagne, afin que soit récompensé au mieux son magnifique courage et sa remarquable volonté de vaincre.

Il fut l'hôte du Roi et de la Reine

La veille de son départ pour l'Amérique, il fut retenu à Heston, à leur thé, par le Roi et la Reine. Il devait par la suite dîner et finir la soirée en leur compagnie.

D'un coup d'ailes, en Irlande...

D'un coup d'ailes, juste avant cette réception, il s'était rendu en Irlande, à Dublin où M. de Valera put s'entretenir avec lui au cours du *lunch*. Immédiatement après, il s'envolait pour Liverpool et de là pour Heston, afin d'être reçu par le Roi et la Reine.

Tard dans la nuit, il s'envolait pour Lisbonne. On signalait le passage du *Clipper* où il se trouve, en Guinée portugaise, le 7 février, et, depuis, à New-York.

Il ne reste plus à M. Wendell Wilkie qu'à déposer au Sénat en faveur de la Grande-Bretagne.

La Chambre des Représentants a voté la loi de prêt et bail

La nouvelle nous est parvenue samedi soir. Elle dépasse en importance tout le reste des événements mondiaux.

Par 260 voix contre 165, c'est-à-dire par 95 voix de majorité, les Représentants ont autorisé le Président à disposer du matériel de guerre américain et à construire ce matériel pour appuyer la résistance des Anglais, des Grecs et des Chinois. Les Commissions budgétaires du Congrès devront ultérieurement voter les détails des fonds nécessaires à cette assistance, dont la valeur n'est pas limitée. La loi prévoit une seule restriction de principe : l'armée et la marine ne pourront transférer du matériel qu'elles possèdent déjà ou dont elles ont passé commande durant l'année fiscale 1941 que sous conditions que la valeur du transfert n'excède pas 1.300.000 dollars.

Les pouvoirs du Président Roosevelt...

La loi laisse à M. Roosevelt le pouvoir de fixer le montant de l'évaluation du matériel transférable et l'autorise à fournir une aide à tous les pays qui à son avis luttent dans l'intérêt de la défense nationale. M. Roosevelt reçoit également le pouvoir de faire construire du matériel destiné à ces pays dans les arsenaux de l'Etat et de le livrer dans les conditions qu'il jugera utiles. Il pourra faire réparer dans les usines et les arsenaux américains les navires de guerre et tout le matériel livré à ces pays et leur fournir toutes les informations secrètes, utiles à l'emploi ou au perfectionnement de ce matériel.

... ne furent pas restreints par la Chambre

Repoussant par 122 voix contre 38, un amendement du député républicain Wadsworth qui tendait à limiter à 7 millions de dollars le montant de l'aide que les Etats-Unis pourraient fournir selon les termes de la loi, la Chambre a montré qu'elle n'était pas disposée à restreindre les nouveaux pouvoirs donnés à M. Roosevelt. Tous les autres amendements, présentés samedi par l'opposition, ont été également repoussés par une majorité du même ordre.

LA VIE INDOCHINOISE

Dans le territoire militaire de Laokay

Le 4 courant, au cours d'une brillante prise d'armes des troupes et de la Garde Indigène de Laokay, le Colonel Marc, Commandant le 1^{er} Régiment de Tirailleurs Tonkinois en inspections dans la région, a remis un fanion au 2^e Bataillon du 1^{er} R. T. T. ainsi qu'à la Brigade de Garde Indigène de Laokay.

En remettant l'emblème, le Colonel Marc a prononcé la vibrante allocution dont nous sommes heureux de pouvoir offrir le texte en primeur à nos lecteurs.

— Officiers, sous-officiers, caporaux, soldats et tirailleurs du 2^e Bataillon.

C'est avec fierté que votre Chef de Corps vous remet sur le front des troupes votre fanion portant dans ses plis le glorieux insigne de votre régiment : le 1^{er} R. T. T.

Ce fanion vous rappellera à tous votre splendide Mission de soldats de l'Empire, sentinelles avancées de notre France à la frontière Nord de l'Union !

Marsouins de tous grades, vous avez votre signe de ralliement autour duquel vous donnerez sans défaillance l'exemple des vertus militaires à vos compagnons d'armes indochinois, comme l'ont fait vos anciens, comme le font chaque jour nos camarades sur toutes les marches de notre Indochine : Vous resterez dignes de vos Aînés !

Tirailleurs du 2^e Bataillon, vous poursuivez votre garde vigilante dans ces montagnes sévères, éloignés des images nostalgiques du Delta et de vos attachants villages ceinturés de fins bambous ! Ce fanion vous rappellera votre Devoir, car vous défendez ici les autels de vos ancêtres, vos foyers, vos rizières.

Militaires du 2^e Bataillon, de vos postes, comme de ceux des 3^e et 4^e Bataillons du Régiment, l'alerte peut venir, songez-y, car nous sommes tous de faction !

Gardes Indigènes, vous maintiendrez sans cesse dans vos fonctions spéciales les traditions d'Honneur, de dévouement et de fidélité qui forment votre règle. Auprès de vos camarades de l'Armée Coloniale, vous assurerez avec autorité le bon ordre et le respect de la loi dans tous les villages du Territoire militaire.

Aux Fanions !

Cette émouvante cérémonie s'est terminée par un brillant défilé des troupes présentées par le Lieutenant-Colonel, Commandant le Territoire. Dans la soirée, les Camps de Tirailleurs et des Gardes furent à cette occasion brillamment illuminés.

Nous trouvons quant à nous un autre sens à cette parade militaire qui a produit une forte impression sur la population de Laokay : dans le désarroi des esprits, elle constitue un acte de foi et l'affirmation d'une volonté : celle de maintenir l'intégrité territoriale de l'Union Indochinoise.

Nous aurions mauvaise grâce à ne point féliciter le Commandement militaire de saisir des occasions semblables pour exprimer avec une telle éloquente la pensée unanime du pays.

Le geste d'un Annamite envers la France

Un Annamite, Agent technique des Travaux publics, retraité, puis requis, voulant apporter aux œuvres d'entraide sa contribution, leur a fait abandon d'un mois de solde.

En envoyant la somme à l'Inspecteur général des Travaux publics, qui l'a transmise à l'« Assistance franco-indochinoise aux Victimes de la Guerre », il l'a accompagné de la belle lettre qu'on va lire, nouveau témoignage de ce que Pavie appelait la conquête des cœurs :

« En pensant à mes bienfaiteurs, parmi lesquels je compte mes anciens professeurs et chefs actuellement retraités en France, je ne peux m'empêcher de songer au désastre inouï qui vient de frapper si tragiquement leur Patrie.

« De même, lorsque mes pensées s'envolent vers ces déshérités étudiants, il m'est impossible de rester indifférent à leur malheur pendant que nous jouissons ici en Indochine, d'une paix qu'envient les peuples, grâce à la sagesse gouvernementale.

« Ayant jadis profité des leçons des maîtres et des bourgeois scolaires, il m'appartient de contribuer à l'œuvre de reconstitution et à l'aide de mes compatriotes en France, qui n'ont pas le sort enviable de leurs aînés des promotions précédentes.

« Ce que j'apporte, Monsieur l'Inspecteur général, c'est seulement un mois de solde de présence d'un retraité requis (soit 135 piastres dont 100 piastres pour l'œuvre de reconstitution de la France et 35 piastres pour l'aide aux étudiants indochinois nécessiteux) ; c'est un grain de sable jeté dans le Pacifique par rapport aux milliards, mais c'est l'expression d'un sentiment de reconnaissance, d'humanité, c'est un cœur bien sincère qui l'offre. »

A l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme

L'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme a tenu une séance le mardi 4 février à l'Institut Anatomique sous la présidence de M. G. Coëdes. Le Président annonce la très prochaine parution d'un livre de M. R. Robert, intitulé *Notes sur les Tay Dong de Lang Chanh (Thanh-Hoa)*, qui formera le premier « Mémoire » de l'Institut. Il présente la maquette de cet ouvrage qui comprend 185 pages in-80 et 63 planches.

Il donne ensuite la parole au Docteur Riou pour présenter les résultats d'une enquête que celui-ci a poursuivie afin de déterminer les groupes sanguins chez les Indochinois originaires du delta tonkinois.

M^{lle} Colani parle ensuite *De l'existence d'une vague néolithique mondiale*. Elle montre que des outils de pierre néolithique de l'Europe septentrionale sont identiques à des outils découverts en Asie ou employés encore en Océanie et en Amérique (haches polies triangulaires, couteaux à bords parallèles, etc...) d'époque néolithique pure. Immédiatement l'âge du Bronze, peut-être n'y a-t-il pas eu d'époque néolithique pure.

Le Président lit une note de M. Paris *Sur les tatouages d'une bonzesse annamite* arrêtée lors des récents mouvements communistes de Camau. Ce sont des inscriptions en caractères khmers exécutées par un sorcier cambodgien et des inscriptions en français exécutées par un instituteur de village teinté de communisme et de théosophie. Cette bonzesse est descendue d'une de ces « collines inspirées » qui parsèment la plaine de Chaudoc-Longxuyen ; s'apparentant ainsi aux autres agitateurs-bonzes ou pseudo-bonzes descendus d'ermittages déserts pour fomenter des soulèvements en Cochinchine, étudiés par G. Coulet dans son ouvrage sur *Les Sociétés secrètes en terre d'Annam*.

Le Docteur Huard, absent, présenté par l'entremise de M. Do-xuan-Hop une note intitulée *Depuis quand avons-nous la notion d'une race jaune ?* dans laquelle il montre que le premier travail scientifique où apparaisse cette notion est un mémoire de François Bernier (1684).

NAISSANCES, MARIAGES, DÉCÈS...

Naissances.

ANNAM

— GENEVIÈVE, fille de M^{me} et M. Daniel, receveur des Douanes à Ky-anh.

COCHINCHINE

— ALAIN-PAUL, fils de M^{me} et M. Kissel, ingénieur-géomètre du Cadastre.

— FRANÇOISE-MARIE, fille de M^{me} et M. Baradat, médecin-vétérinaire.

— JEAN-FRANÇOIS, fils de M^{me} et M. Appert, lieutenant.

— LIABELLO-MARIA, fille de M^{me} et M. Rozario à Saigon.

— GUY-MARCEL-PHILIPPE-MICHEL, fils de M^{me} et M. La Porte, sous-brigadier de la Police régionale.

— MARIE-HENRIETTE, fille de M^{me} et M. Phan-chan-Du, commis-greffier des Services Judiciaires.

— ROLAND-DANIEL, fils de M^{me} et M. Kapy, des Services Pénitentiaires de l'Indochine.

— JEAN-FRANÇOIS, fils de M^{me} et M. Filippini, sergent-chef de l'Infanterie.

TONKIN

— KIM-LONG, fils de M^{me} et M. le Docteur Pham-dinh-Lam, directeur de clinique à Hanoi.

— ANDRÉE-JACQUELINE-JULIETTE, fille de M^{me} et M. Hector-Charles Tcheintz, sergent-chef (31 janvier 1941).

— GEORGES-HENRI, fils de M^{me} et M. Camille-Joseph Melcior, caporal de réserve mobilisé (1^{er} février 1941).

— GILBERT-GEORGES-ROMAIN, fils de M^{me} et M. Robert Gesbert, caporal-chef (1^{er} février 1941).

— THÉRÈSE, fille de M^{me} et M. Pascal Luti, sergent-chef (2 février 1941).

— NICOLE-FRANÇOISE, fille de M^{me} et M. Edouard-Germain-Georges Leriche, lieutenant (4 février 1941).

— PHILIPPE-MARIE-HUMBERT, fils de M^{me} et M. Tallard-Marius Abel, négociant à Haiphong (5 février 1941).

— MIREILLE-FRANÇOISE-JEANNE, fille de M^{me} et M. Jean Thaudet, aviateur à Tong (5 février 1941).

— ANNE-MARIE-JULIENNE, fille de M^{me} et M. Germain Lefèvre, gendarme à Thai-nguyên (5 février 1941).

— MICHÈLE-DENISE-PIERRETTE, fille de M^{me} et M. Louis Francol, sergent à Quang-yên (6 février 1941).

Mariages.

ANNAM

— M. HANH, étudiant en droit, fils de S. E. Tô-that-Quang, ministre de l'Intérieur, avec M^{lle} THU-BA (12 février 1941).

COCHINCHINE

— M. MARIE-LAZARE PACQUIADASSE, des Services Pénitentiaires, avec M^{lle} MARIE-ANTOINETTE-CÉCILE-ANDRÉE EMMANUEL, fille de M^{me} et M. André Lazare (1^{er} février 1941).

— M. KURT STEINER, fondé de pouvoirs des Librairies et Imprimeries d'Indochine, avec M^{lle} ANDRÉ NOYÉ, fille de M^{me} et M. Noyé, professeur à l'Ecole des Mécaniciens (4 février 1941).

TONKIN

— M. RAYMOND-LACOSTE CANDY, quartier-maître de la Marine nationale, avec M^{lle} GENEVIÈVE LAROCHE (31 janvier 1941).

Prochains mariages.

TONKIN

— M. FLORENT GHIGO, sergent-musicien, avec M^{lle} SOPHIE-ÉLISE DELEVAUX.

— TRAN-DUC-QUANG, surveillant général aux Mines Hongay, avec M^{lle} FUNG-THI-THI.

— M. LOUIS MANENT, directeur de l'Omnium Indochinois à Hanoi, avec M^{lle} GERMAINE BOREL, fille de M^{me} et M. Marius Borel, planteurs à Sontay (22 février 1941).

Décès.

ANNAM

— M^{me} V^{ve} VICTORINE MINEO, des Etablissements Boy-Landry à Thakhek, fille de M^{me} et M. Santo Mineo (4 février 1941).

— PHAM-TRONG-THIEU, conseiller près la Résidence de Thanh-hoa (5 février 1941).

CAMBODGE

— M. TRAN-BINH-LOC, artiste-peintre, professeur de dessin au Lycée Sisowath à Phnom-penh (2 février 1941).

COCHINCHINE

— M. GASTON SIPIÈRE, capitaine de cavalerie en retraite, directeur de la Plantation de Courtenay (26 janvier 1941).

— M. NGUYEN-TRUNG-DUONG, sergent indochinois récemment blessé à la frontière thaïlano-cambodgien (1^{er} février 1941).

— M. ALBERT MARIE, commis principal du Service du Cadastre et de la Topographie (4 février 1941).

— M^{me} OBÉNANS née ANDOBIAMMAL, épouse de M. Thomas Obénans, garde principal des Services Pénitentiaires (5 février 1941).

— M^{lle} LÉONIE-LOUISE VINEY (7 février 1941).

TONKIN

— Sœur MARIE CHEFDEVILLE, en religion Sœur Ignace de Marie à Vu-ban (6 février 1941).

— M. PHAM-MANH-SAN, tri-chau de Huu-lung (6 février 1941).

— M^e LACOSTE, huissier près la Cour d'Appel de Hanoi (7 février 1941).

LES BONNES RECETTES

Quelques menus pour la saison de chasse

DEJEUNERS

Hors-d'œuvre variés
Gnocchis à la Romaine
Salmis de perdreaux
Tomates frites
Fruits

Canapés divers
Ris de veau Demidoff
Bécasses flambées
Aubergines à la Boston
Coupes de fruits

Cromesquis à la Diane
Tartelettes suisses
Bécassines sur canapés
Pommes nouvelles
Salade
Ile flottante pralinée

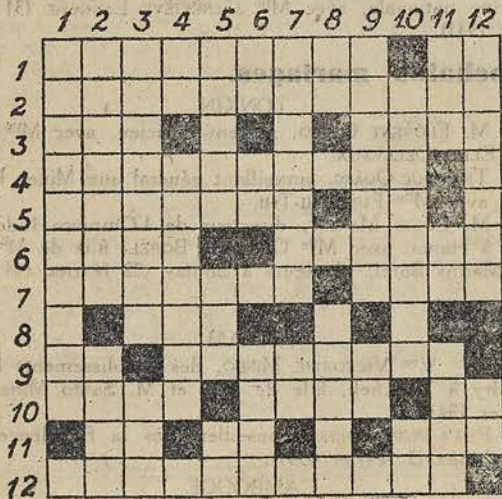
DINERS

Consommé petites marmites
Poisson poché sauce crevettes
Gigue de chevreuil à la Nesselrode
Carotte à la crème
Pudding diplomates

Potage minestrone
Soufflé au fromage
Côtelettes de sanglier à la Saint-Hybert
Céleris braisés au jus
Pommes meringuées

Crème de citrouille
Soles à la Colbert
Brochettes de cailles flambées au cognac
Chicorées à la crème
Gâteau Moka

MOTS CROISÉS N° 18



Verticalement.

1. — Sa musique est écrite sur une partie de quatre lignes.
2. — Au-dessus de l'ouverture d'une porte — Arc-en-ciel.
3. — Emblèmes du travail — Jamais.
4. — Adverbe — Un cheval arabe les a largement ouverts.
5. — Casque de cavalerie — Rivière de Bavière — Note.
6. — Initiales d'un musicien russe (1840-1893) — Lettre grecque — Ville de Syrie.
7. — Assujettissante à demeure — Note.
8. — Préposition — Aima avec passion.
9. — Gouverneur d'une province — Préfixe.
10. — Volaille farcie — Note.
11. — Peuplade d'Indochine — Terminaison de participe passé — Oiseaux échassiers.
12. — Homme qui use de réticences — Génisse célèbre.

Horizontalement.

1. — Vers turbellariés des eaux douces — Pronom.
2. — Incrédulités religieuses.
3. — Sorte d'étau — Première forme du commerce.
4. — Livre dans lequel on fait le récit de ses aventures.
5. — Famille de chirurgien — Préfixe.
6. — Durillons — Mammifère insectivore de l'Asie.
7. — Habitante d'une capitale extrême-orientale — Rivière d'Allemagne.
8. — Mesure algérienne.
9. — Conjonction — Archevêque de Pise.
10. — Insecte coléoptère répandu aux environs de Paris — Dans l'Aisne — Préfixe.
11. — Préfixe privatif — Note — Dans certains pays, fleuve ou rivière.
12. — Plantes à graines soyeuses.

Solution des mots croisés n° 17

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	R	O	N	A	T	I	O	N		A	P
2	R	E	T	I	R	A	T	I	O	N		H
3	O	T	A		G	U	E	L	T	E		O
4	N	I	G	A	U	D		L	U	C	O	N
5	A	C	E	R	E		P	E	L	E	R	A
6	O	U		A		U	R	E	S		T	
7	S	L	A	V	O	N	I	E		S	A	I
8		A	T	A	X	I	E		C	A	N	O
9	T	I	L	L	Y		U	S	T	I	O	N
10	A	R	A	L		C	R	U		R	U	
11	B	E	S	I	C	L	E	S		E	R	S
12	I	S			L	E	S		A	S	E	S

Tous

Ces

procédés modernes
de reproduction
en noir
et en couleurs

SONT
A VOTRE
DISPOSITION
A L'IMPRIMERIE

G.TAUPIN & C^{IE}

50, Rue Paul-Bert - Hanoi - Tél. 141

LOTÉRIE INDOCHINOISE



-Tr. TANLOC